



Publication de la LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, 7, rue du Croissant

Ayuntamiento de Madrid

LITTÉRATURE. — VOYAGES. — BEAUX-ARTS. — MODES  
SPORT

---

Livraison du 15 janvier 1882

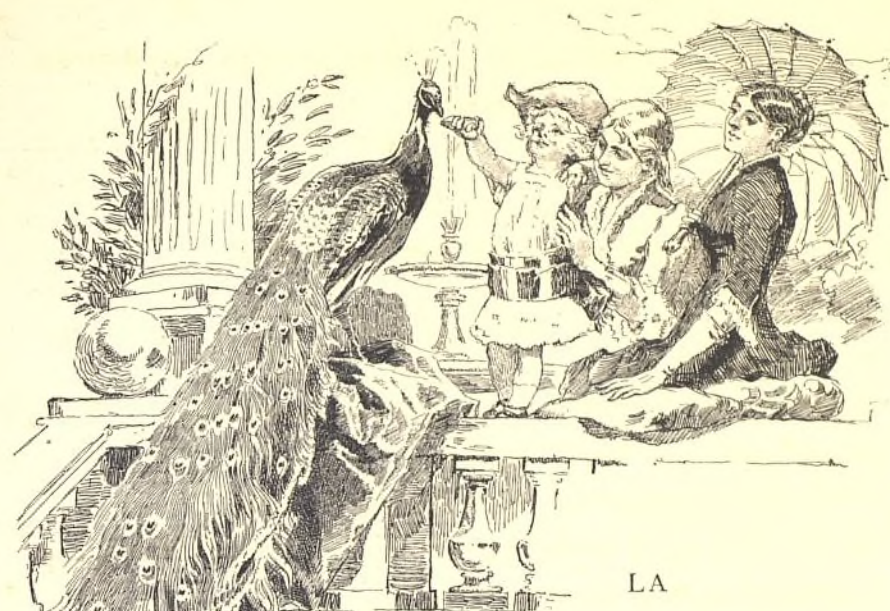
TEXTE

- I. — LA VIE ÉLÉGANTE.
- II. — TOUT FEU TOUT FLAMME, PREMIÈRE PARTIE, par **Quatrelles**.
- III. — LA PETITE LOGE, par **Ludovic Halévy**.
- IV. — LA VÉNERIE CONTEMPORAINE, par **M. G. de Cherville**.
- V. — UNE NOUVELLE DANSE AMÉRICAINE. — LE RACKET, par **Old-Nick junior**.
- VI. — A MONACO, par **M. A. Robida**.
- VII. — LES PENSÉES DE GAVARNI, par **M. Jules Claretie**.
- VIII. — LE CARNET DE GAVARNI, par **Gavarni**.
- IX. — LE COSTUME ACTUEL, par **Stella**.
- X. — LES PEINTRES DE LA VIE ÉLÉGANTE. — I. JEAN BÉRAUD, par **M. Eugène Montrosier**.
- XI. — NOS CONTEMPORAINS CHEZ EUX. — VICTOR CHERBULIEZ, par **M. Maurice Guillemot**.
- XII. — LE MONDE ET LA MODE, par **Magali**.

---

GRAVURES

- Encadrement : Le Départ pour la promenade, dessin de M. de Liphart, avec cul-de-lampe dessiné par le même.
- Trois compositions de M. Edmond Morin, illustrant « Tout feu tout flamme ».
- Un Amour, fac-similé d'un dessin de F. Boucher.
- La Petite loge*, fac-similé d'une gravure d'après Moreau le jeune, héliogravure de M. Dujardin, tirée hors texte.
- Le Rendez-vous de chasse : valet de chiens, chasse au sanglier, cerf poursuivi, dessins de M. Bellecroix.
- Trois compositions de MM. Saint-Elme, Gautier, Bach et Robida.
- Vue de Monaco en chemin de fer, joueuses de lawn-tennis, une table de jeu à Cannes, à Badighera, la villa Garnier, dessins de M. A. Robida.
- A Monte-Carlo* : héliogravure de M. Dujardin, d'après un dessin de M. A. Robida, tirée hors texte.
- Lettre ornée avec portrait de Gavarni et cul-de-lampe dessinés par M. de Liphart.
- Les chapeaux d'aujourd'hui, dessin de M. A. Robida.
- Toilette de dîner* : héliogravure de M. Dujardin, d'après un dessin de M. F. Bach, tirée hors texte.
- Trois scènes de la vie élégante, dessinées par M. Jean Béraud.
- Au Bal* : dessin de M. Jean Béraud, tiré hors texte.
- Cabinet de travail, dessin de M. F. Bach; fac-similé d'autographe de M. Victor Cherbuliez; portrait de M. Cherbuliez, dessin de M. de Liphart; cul-de-lampe, dessin de M. F. Bach.
- En-tête, lettre ornée et cul-de-lampe, dessins de M. F. Bach; costume de M<sup>lle</sup> Legault dans *Odette*; costumes de M<sup>lle</sup> Brindeau et de M<sup>lle</sup> Léonide Leblanc dans *Serge Panine*, dessins de M. Mars.



LA

## VIE ÉLÉGANTE

La Vie élégante!

*Avec un titre semblable il n'est guère besoin de programme. Ces trois mots suffisent pour que le public d'élite auquel nous nous adressons devine ce que nous voulons faire.*

*Nous espérons résumer, chaque année, dans les douze numéros de ce recueil, tout ce qui constitue la vie même de notre société nouvelle : la revue des salons, des cercles, des villes d'eaux, et le mouvement artistique contemporain, les séductions du temps passé, les modes d'hier, l'esprit d'aujourd'hui, le goût exquis d'autrefois et l'amour du bibelot — passion par excel-*

*lence de ce temps-ci, — ajoutez encore le besoin de renseignements qui porte le monde élégant à s'intéresser à toutes choses : à la chasse, au sport et à*

I.

I

*l'escrime, aux coupes inédites de vêtements, à la vie intime des contemporains célèbres, aux voyages, aux romans, en un mot, à tout ce qui constitue le charme et le sel de la vie.*

*Vie de Paris, sans doute, mais vie de partout, — de partout où il y a une curiosité, un attrait, une fête, un tapage, que ce soit un carnaval à Nice, des courses à Epsom, des régates à Trouville ou bien à Vienne un bal de charité.*

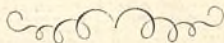
*Évidemment il ne manque pas de journaux spéciaux qui parlent à leurs lecteurs d'art, de sport, de chasse, d'escrime ou de modes; mais La Vie élégante a cette ambition, cette prétention, si l'on veut, d'embrasser l'ensemble même des manifestations de la vie actuelle, de les résumer et, pour un public d'élite, d'en dégager, en quelque sorte, l'essence et le parfum.*

*C'est comme un des besoins mêmes de notre existence moderne, que ce goût des choses d'art, cette fièvre de haute vie et cette soif d'Élégance, qui se sont emparés de nous tous. L'Élégance surtout est notre idéal; nous la poursuivons en toutes choses, dans nos meubles, dans nos vêtements, dans nos livres. Il y a là comme une recherche aimable du raffinement ou plutôt d'un affinement qu'on ignorait jadis. L'art, cette suprême expression de l'Élégance, se réfugie dans les jouets d'enfants, se niche dans les modes féminines, tour à tour galantes comme une sanguine de Watteau ou délicates comme un dessin du Corrège. L'affiche de théâtre, le programme de concert, l'annonce seule d'un panorama deviennent, avec leurs imageries polychromes, des œuvres d'art véritable.*

*« La toilette, a dit quelqu'un, est l'expression de la société. » Non seulement la toilette, ajouterons-nous, mais la façon même de vivre, — de vivre élégamment s'entend. Balzac, qui devina tant de modifications sociales, avait prévu nos élégances contemporaines; il y voyait aussi, comme nous, une aspiration vers un idéal particulier et c'est ce qui lui faisait tracer cet axiome:*

*« La vie élégante est la perfection de la vie extérieure et matérielle. »*

*Perfection, c'est justement le mot. Et cette perfection, — ou, si l'on veut, ce perfectionnement de la vie, — nous le voulons faire ressortir dans ces pages. Nous voulons que notre recueil, — par la variété des sujets traités, par le nombre et la réputation de nos collaborateurs, — forme un livre spécial d'un attrait tout particulier, facile à garder dans la bibliothèque, et qui soit aussi le miroir fidèle des goûts, des besoins, des caprices mêmes de notre temps.*





PREMIÈRE PARTIE

## TOUT FEU

### I

Son mari avait en elle une confiance qui l'exaspérait.

Avoir vingt-deux ans, des cheveux blonds à ne savoir qu'en faire, des yeux couleur pervenche bordés de cils noirs, des lèvres troublantes et des dents invraisemblables, avoir les épaules larges et cinquante-deux de tour de taille, des bras célèbres, des mains imperceptibles, des pieds problématiques, être svelte, élégante, adulée, adorable, adorée, et s'entendre répéter par son mari du matin au soir... et, qui plus est, du soir au matin : « Va, chérie, va ! j'ai en toi une confiance absolue, » n'y a-t-il pas de quoi vous porter sur les nerfs ?

Pourquoi cette confiance inusitée?

Était-elle donc plus sottise qu'une autre? Ne pouvait-elle pas, aussi bien que telle ou telle, pousser l'amitié un peu loin, très loin, trop loin? Cette confiance ressemblait à du dédain, à s'y méprendre.

Ne voyait-il donc pas, ce mari débonnaire, combien elle était fêtée, les luttes qu'elle avait à soutenir? C'est pour l'honneur du drapeau qu'elle combattait, en somme, et il n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Elle avait essayé plusieurs fois d'éperonner sa jalousie, de troubler ce cœur au beau fixe; mais, hélas! soit que les petites historiettes qu'elle improvisait manquaient de vraisemblance, soit qu'elle exagérât mal à propos des vétilles constatées, toujours, toujours, et puis toujours, et encore toujours, elle en arrivait à cette énervante conclusion : « Va, chérie, va! j'ai en toi une confiance absolue. »

Bien des femmes, me direz-vous, loin de se révolter, eussent profité de l'aubaine. C'est que, je vais vous dire : Valentin avait trente-six ans et trois fois plus de mille livres de rentes. Les mérites de sa femme étaient monnaie courante auprès des siens. Il pouvait traiter sur un pied de parfaite égalité cette petite perfection choyée qui avait nom Marcelle. Les arts lui avaient valu la croix de chevalier; la guerre, la croix d'officier; les sciences, la croix de commandeur. Si l'on décorait l'élégance, il eût, certes! porté, de ce fait, le cordon de grand officier. On tient à l'affection d'un mari comme celui-là, vous comprenez.

Ils avaient passé l'hiver à Nice. Mars touchait à sa fin. C'est la saison bénie où les fleurettes d'Europe s'épanouissent au pied des cactus, des aloès et des agaves, à l'ombre des palmiers chamcerops et des dattiers. Les mimosas ont plus de fleurs que de feuilles; la brise sent bon. Tandis qu'à Paris on se calfeutre, là-bas on vit au grand air. Le soleil ne brûle pas encore, mais il ne marque déjà plus : « Chambre de malade, » non! il marquerait plutôt : « Chambre nuptiale. » Il vous remplit le cœur et l'esprit de turlutaines, ce gai soleil de Provence. Comme il fait tout miroiter, tout étinceler! Les rêves ont beau faire, la réalité les surpasse et l'on se réveille avec joie pour la savourer. En ce temps d'épanouissement général, l'amitié devient tendresse, la tendresse devient délire, le cœur est en fleur comme tout le reste.

Je vous ai dit les mérites de Valentin; je veux vous dire ses défauts... ou plutôt les défauts que lui trouvait Marcelle. Notre homme avait la pas-

sion des sciences naturelles. Rien n'est plus respectable assurément que cette tendresse-là, mais rien n'est, en revanche, plus absorbant et plus despotique. Il est terrible pour une jeune femme d'avoir pour rivales des abstractions, de combattre des vérités insaisissables, de se sentir dominée par des splendeurs incompréhensibles, de ne pouvoir absolument pas s'associer à ce qui enthousiasme le compagnon de sa vie, de se réjouir avec lui des effets, sans jamais rien comprendre aux causes.

Une créature en chair et en os qui vous fait obstacle, on la voit, donc on peut la frapper ; on la comprend, donc on peut la combattre. On peut, à la grande rigueur, l'espionner, la calomnier... que sais-je ! Allez donc espionner, frapper, combattre, calomnier les sciences naturelles ! Vous ne pouvez même pas trouver à redire à cette tendresse despotique qui vous enlève une partie de votre dû.

Il fallait que Marcelle subit en souriant cette phrase qui l'exaspérait :

« Que vous êtes heureuse, ma chérie, d'avoir un mari aussi savant ! Je voudrais bien que le mien eût la passion de quelque chose. »

Marcelle avait la science en horreur.

C'est avec cette rivale qu'il s'enfermait ; c'est à elle qu'il pensait la nuit, à ses côtés, après y avoir pensé tout le jour. Dieu sait s'il n'étudiait pas dans ses bras le côté scientifique de sa tendresse.

Les splendeurs de la nature que tout le monde peut voir à l'œil nu laissaient Valentin assez froid. C'était un intime du monde des infiniment petits.

Il dédaignait de prendre sa lorgnette lorsqu'une belle fille bondissait devant lui, aux trois quarts nue, sur le plancher de l'Opéra... je le lui pardonne ; mais il promenait avec ivresse le microscope sur les intestins d'une taupe en putréfaction, sur une flaque d'eau croupie ou sur une plaie cancéreuse. Il est fort heureux pour l'humanité que l'on puisse aimer cela ; seulement, on comprend qu'une mignonne créature toute charmante, vibrante, aimante, s'étonne qu'on pense avec enthousiasme à ces choses hideuses à un mètre de ses lèvres.

Valentin, qui promenait un regard distrait sur la chaîne des Alpes à l'heure du coucher du soleil, dévorait des yeux la colonne vertébrale d'une charogne. Valentin, qui regardait froidement, par un beau clair de lune, un fin voilier entrer dans le port, coupant de son avant les lames pleines de

phosphorescences, suivait d'un œil attendri les mouvements d'un rotifère qui se trémoussait dans un liquide malpropre.

Cela gênait quelque peu la tendresse que Marcelle se sentait toute disposée à lui vouer sans réserves ni limites.

Ce qui retenait à Nice Valentin le scientifique, je vais vous le dire. C'était un petit être qui ne vivait que pour lui, que personne avant lui n'avait caressé du regard ; une petite créature aux formes élancées, souple, ardente, féconde à miracle. Il la gardait sous clef, s'enfermait avec elle. S'il sortait, c'était à son corps défendant ; à peine rentré, il courait auprès d'elle, jaloux comme le Maure de Venise de cette Desdémone impalpable.

Valentin avait découvert cette merveille dans l'eau croupie des vases du Paillon. Dans aucune autre bourbe il ne l'avait retrouvée. Comment eût-il pu quitter Nice ?

C'était un infusoire polygastrique dont les micrographes les plus fameux, Dujardin et Ehrenberg eux-mêmes, n'avaient pas soupçonné l'existence, un infusoire dépourvu de cils vibratiles, un actinophryen à mamelles multiples... Vous avez bien lu... un infusoire mammifère ! Quelle révélation scientifique ! Et n'allez pas dire que j'invente. Valentin (avec une patience qui exaspéra bien Marcelle, par parenthèse) parvint à extraire, des seize mamelles de dix millions de protozoaires, un dix millième de goutte de lait.

J'ai vu cette précieuse gouttelette.

L'antiquité a fait couler dans la plaine éthérée, du sein de Junon, reine de l'Olympe, un fleuve de lait que rien n'a pu tarir ; qu'était-ce que la Voie lactée auprès de cette précieuse gouttelette ?

Valentin n'avait pas d'enfant ; aussi avait-il voué au fruit de son cerveau, à son cher *Actynophryen mamelu*, toute la tendresse qu'il eût concentrée sur le fruit des entrailles de Marcelle.

Bien des fois celle-ci s'était demandé si, dans un incendie, il eût songé à elle avant d'avoir sauvé son trésor scientifique. Elle en doutait et lui en gardait rancune comme d'un fait acquis.

## II

Valentin avait un autre défaut... toujours aux yeux de Marcelle, bien entendu. Il était fataliste.

Bien des fois la pauvre inquiète avait inutilement entrepris d'aiguillonner sa jalousie. Les prétextes ne lui manquaient pas. Les relations se nouent vite dans les villes de plaisir. Que d'intimes auxquels on fermerait impitoyablement la porte du *home* !

Le prétexte auquel elle avait eu le plus souvent recours était un beau garçon de vingt-huit ans, un Basque croisé d'Andalous, haut de taille, large d'épaules. Vous voyez cela d'ici ? Le teint bistré, de grands yeux cernés à la cornée safranée; des lèvres épaisses recouvrant des dents blanches, larges et plates; une barbe noire à reflets bleus, qui eût été fort rude si elle eût été moins longue; des cheveux rares et coupés ras. Un Abencérage en veston.

Il se nommait tout bonnement Philippe. Je dis « tout bonnement » parce que avec une pareille prestance et un teint aussi bistré, il eût fort bien pu s'appeler, sans qu'on y trouvât à redire, Ali-Ben... n'importe quoi.

Notre semi-Andalous était né à Saint-Jean-de-Luz. Je ne sais pas pourquoi je vous dis cela. Depuis six ans qu'il était sorti de l'École centrale, il cherchait une situation qui lui convint. Quarante mille livres de rentes lui rendaient la patience facile.

Philippe s'était fait présenter à Valentin au cercle Masséna, un jour de bal de bienfaisance. C'était un pur carambolage destiné à le conduire auprès de Marcelle. On s'était lié fort vite. On avait fait des excursions à Villefranche, au Cap de fer, à la Grotte Saint-André, aux sources du Ray, au Vallon obscur; on avait fait sauter, de compagnie, la banque à Monte-Carlo. Marcelle avait joué avec Philippe « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée » et « Une date fatale », au profit des pauvres. Les bonnes actions reçoivent, tôt ou tard, leur récompense.

Et, en effet, Marcelle presque toujours privée de la société de son mari, dont la tendresse pour l'*Actynophryen mamelu du Paillon* grandissait d'heure en heure, Marcelle délaissée, sacrifiée à la science, Marcelle avait pris l'habitude de voir Philippe tous les jours. Était-il en retard ? aussitôt elle regardait la pendule, puis sa montre, se mettait au balcon et sonnait ses gens pour leur demander s'il n'était venu aucune lettre pour elle.

L'habitude !... quelle coquine !...

On ne se défie pas d'elle, et cela se comprend. Elle avance d'un pas égal, à petit bruit, constante et muette comme notre ombre. Elle assoupit

notre volonté et la remplace. Arrivé au but, on s'aperçoit pour la première fois qu'elle était du voyage.

Vers la fin de décembre, Philippe s'en fut dans sa famille. Ces quinze jours de séparation firent faire au voyageur une étape de six mois, pour le moins, dans le cœur de Marcelle. La pauvre petite s'en aperçut. Cette découverte lui fit peur. Quand la panique investit la place, la brèche est bientôt faite. L'ennemi... l'ami, si vous l'aimez mieux, est bien près d'y pénétrer.

Le malheur voulut que Valentin fit une nouvelle découverte qui l'absorba pendant toute la durée des fêtes de Noël et du nouvel an. Son infusoire avait-il dix-huit mamelles au lieu de seize ? lui avait-il découvert quelque appendice gyrateur ? espérait-il, bonheur sans égal ! l'acclimater dans le nord de la France?... Je ne sais. Toujours est-il qu'il s'enferma et que sa femme ne put rien obtenir de lui.

Quel bonheur, le jour où Philippe revint à Nice ! « Vous nous avez bien manqué », lui dit Valentin en lui serrant les deux mains avec effusion. Le fait est qu'avec lui le calme rentra dans la maison désorientée. Marcelle cessa de harceler Valentin, Valentin reprit paisiblement le cours de ses chères études. Il n'y eut pas jusqu'à l'*Actynophryen mamelu du Paillon* qui ne se réjouit de recevoir les soins exclusifs de son père adoptif.

### III

Marcelle n'était plus la même. Elle tenait Philippe à distance avec une telle persévérance que celui-ci comprit quelle place il avait conquise.

Il est à remarquer que tout ce que les amoureux entreprennent pour se défendre concourt à hâter leur perte. Je sais bien que s'ils ne combattent pas, cela revient au même... Je suis fort embarrassé pour déduire de ces deux propositions contradictoires une conclusion satisfaisante.

Combattre, c'est constater le danger, admettre la possibilité d'une défaite, c'est reconnaître la valeur de l'ennemi et souligner les imperfections de la place qu'il s'agit de défendre. Combattre, c'est concentrer toutes ses pensées sur un même point ; c'est, dans l'ordre moral, réaliser les effets de l'hypnotisme. Vous savez, l'hypnotisme?... cette faculté qu'ont certains êtres de s'endormir en regardant avec persistance un objet brillant

placé à peu de distance de leurs yeux? On louche un peu, puis on s'endort.

Il arriva certain soir que Philippe se trouva seul au bord de la mer avec Marcelle.

Les trois amis étaient sortis ensemble, mais Valentin, préoccupé, avait prié qu'on l'excusât au bout de vingt minutes de promenade. Il craignait d'avoir laissé la fenêtre de son cabinet de travail ouverte, ce qui eût exposé son infusoire à passer la soirée dans un courant d'air.

« Continuez votre promenade, avait-il dit, et ne vous hâtez pas pour moi.

— Je vais rentrer avec vous, avait repris aussitôt Marcelle.

— A quoi bon? j'ai à travailler. La soirée est belle, profitez-en. »

Oh! oui, la soirée était belle! Et elle le savait bien, la coquette! Que d'étoiles elle avait semées dans le ciel! quels rayons purs et doux! que de paillettes sur les vagues! que de parfums dans l'air! que de bruissements harmonieux!

Ils suivirent longtemps des yeux, sans prononcer une parole, Valentin qui s'éloignait, le cœur plein de sollicitude pour ses infusoires. Il pressait le pas, il courait par moments. Que fût-il arrivé, je n'ose pas y penser! s'il les avait trouvés glacés dans leur eau croupie.

Marcelle souffrait. Bien des fois elle s'était demandé si ces témoignages flatteurs de confiance, dont son mari l'abreuvait, ne prenaient pas uniquement leur source dans le désir qu'il avait de se consacrer tout entier à son travail. Elle se sentit profondément mortifiée du peu de cas que son mari faisait d'elle. Lorsque la silhouette de Valentin eut disparu dans la brume :

« Pourquoi vouliez-vous rentrer? demanda Philippe.

— Je suis lasse ce soir.

— Vous n'êtes pas sortie de la journée?

— Non. »

Ils parlaient bas depuis qu'ils étaient seuls. N'est-ce pas singulier cela? Dès qu'on ne peut plus les entendre, les amoureux baissent la voix.

Ils firent quelques pas sans rien dire.

« Puisque vous êtes fatiguée, prenez mon bras.

— Merci. Je ne suis pas lasse à ce point.

— Faut-il donc que vous n'en puissiez plus pour vous appuyer sur moi?

— J'aime mieux marcher seule. N'insistez pas. »

Il y eut un nouveau silence de quelques secondes.

« Voulez-vous me permettre de vous parler en toute franchise? demanda le jeune homme, si doucement qu'elle dut se rapprocher un peu de lui.

— Pourriez-vous me parler autrement?

— Je pourrais vous laisser deviner une partie de ce que j'ai à vous dire.

— Vous en seriez pour vos frais d'éloquence. Je ne comprends que ce que je dois comprendre, et, cela, on peut me le dire clairement.

— Vous n'avez plus pour moi l'amitié que vous me témoigniez quand je vous ai quittée. Cela me fait beaucoup de peine.

— Qui vous a dit ce que j'avais pour vous d'amitié le jour de votre départ?

— Mille choses.

— Tant que cela!

— Vous n'êtes plus la même.

— Ce pourrait n'être pas une raison. » Et comme le jeune homme fit un mouvement, Marcelle reprit vivement : « Mais vous vous trompez. En vérité! est-ce que je vaux la peine qu'on s'occupe de moi? Je suis pour vous ce que j'étais : une amie de passage que vous aurez oubliée quelques heures après l'avoir quittée.

— Je vous le demanderai à mon tour : qui vous a dit ce que j'ai pour vous de tendresse?

— Personne, en effet. Je ne m'en suis d'ailleurs pas préoccupée.

— Quand je vous le disais! Votre voix elle-même a changé. Pourquoi me témoignez-vous, ce soir, autant de dureté?

— Parce que, ce soir, vous me faites de la peine.

— Moi? grand Dieu!

— Oui, vous.

— Si vous pouviez lire dans mon cœur, vous n'y verriez pour vous rien que de respectueux.

— Alors, pourquoi cherchez-vous à me troubler? Est-ce l'action d'un honnête homme, cela? Parce que vous êtes seul avec moi, parce que je vous ai fait bon accueil, vous croyez pouvoir profiter de l'aubaine que le sort vous envoie. C'est mal, c'est très mal. Oui, vous me faites de la peine, beaucoup de peine. Vous aviez bien besoin de parler, en vérité! Ou je savais ce que vous vouliez me dire, ou il était inutile de me l'apprendre. Je ne

puis plus vous accueillir maintenant comme je le faisais. Vous aviez bien besoin de parler ! Les choses les plus innocentes prendraient une signification qu'elles n'avaient pas. Mon dieu ! mon dieu ! que vous me faites de peine. Eh bien, oui, je prenais plaisir à vous voir. Je suis si seule ! Non, mais... je vous le demande : est-ce que nous devrions être ainsi loin de la ville, par cette belle nuit, isolés dans le brouillard ? C'est fou, c'est à n'y pas croire. Aurait-il dû me laisser ainsi, avec vous ? Tenez, je vous le dis, j'en ai honte. Je suis très nerveuse. Pour un rien, je pleurerais. Je vous en prie, ne me faites pas de peine. Ne me dites pas ce que je ne veux pas, ce que je ne dois pas entendre... ce que je sais. Vous me comprenez toujours avant que j'aie parlé ! Vous devinez tout ce qui pourrait me faire plaisir. Ce n'est pas vous qui ririez de mes caprices. Ils sont autant d'ordres fêtés. Vous les devancez tous. Je ne devrais pas vous dire tout cela... mais, que voulez-vous ? je ne parle jamais à personne. J'ai dans le cœur mille choses qui m'étouffent. Et puis, enfin, il vaut mieux entre nous une explication bien franche... pour n'avoir plus à y revenir.

— Prenez mon bras. Voulez-vous ?

— A quoi bon ?

— Que cette soirée soit pour nous un souvenir toujours fêté, puisque vous ne voulez pas voir en elle le point de départ d'une éblouissante espérance. »

Sa main s'appuya sur le bras du jeune homme. Tous deux eurent un frisson. La parole mourut sur leurs lèvres. Ils n'osaient pas dire ce que leur cœur murmurait. Inconsciemment, ils ralentirent le pas. S'ils se fussent arrêtés, ils eussent été presque aussitôt dans les bras l'un de l'autre. Elle parla la première. Le silence en se prolongeant devenait dangereux.

« Promettez-moi, mon ami, de ne plus jamais me parler comme vous l'avez fait ce soir. Nous devrions sans cela renoncer à nous voir. »

Elle avait fait un grand pas déjà, le remarquez-vous ? Elle ne disait plus : « Nous ne devons pas nous revoir », elle posait des conditions... et ce n'était peut-être pas son dernier mot.

« Pourquoi ne t'ai-je pas rencontrée avant lui ? Quelle douce vie nous aurions passée côte à côte !

— Ne dites pas cela, je vous en prie. A quoi bon se torturer avec le passé. Il sera déjà bien assez difficile de tenir tête à l'avenir. »

Ils revinrent à pas lents, échangeant des promesses qui étaient toutes, en somme, de doux aveux. Ils en firent tant qu'il n'y avait pas moyen de les tenir.

Elle consentit à écouter « ses folies », parce qu'il lui promettait de ne plus jamais faire allusion à cette tendresse, « trop douce pour qu'on s'y abandonnât ». Elle voulait vivre en paix avec elle-même, disait-elle. Vivez donc en paix avec un amour opprimé dans le cœur !

Ils passèrent en revue leurs chers souvenirs. Il lui rappela leur première rencontre au cercle Masséna. Elle était seule, debout, au milieu de la porte du petit salon, comme un portrait dans son cadre. Elle avait une robe de satin broché, bleu tendre, *eau du Nil*. Sur son chapeau de même couleur, s'enroulaient des plumes blanches qui, sur son cou, se mêlaient aux cheveux. Elle portait un col Louis XIII en guipure de Venise dont les revers se repliaient avec grâce sur l'échancrure de son corsage. Ses gants de Suède, couleur suède froncés au poignet, montaient jusqu'à ses manches demi-courtes. Il n'avait rien oublié, ni le trèfle composé de trois grosses perles blanche, noire et rose, seul bijou qu'elle portât ; ni l'éventail aux branches de nacre avec lequel elle jouait si gracieusement. Il était cinq heures vingt minutes. Il l'a vue dès son entrée et n'a vu qu'elle.

Lorsqu'il lui a été présenté, elle était assise dans la galerie. Elle caressait un adorable baby tout vêtu de blanc, couché sur ses genoux. Il lui a demandé si ce blondin était à elle, et, sans trop savoir pourquoi, il a été ravi d'apprendre qu'elle n'avait pas d'enfant.

A son tour elle lui a rappelé cette excursion qu'ils ont faite dans le vallon obscur, près du couvent de Saint-Barthélemy. Ils ont suivi le lit desséché d'un torrent, entre deux rocs à pic de trente mètres de hauteur, tellement rapprochés l'un de l'autre, qu'on avait peine à marcher côte à côte. Les arbres et les plantes avaient poussé en abondance du haut en bas des parois ; le jour avait peine à traverser le feuillage. Ils ont franchi le défilé à l'ombre de cette forêt aérienne. Une couleuvre lui a fait peur. Elle a poussé un cri et s'est trouvée, on ne sait comment, dans les bras de son ami. Elle était si troublée qu'elle y est restée quelques instants après le départ du *monstre*.

Les souvenirs se pressaient en foule ; ils en avaient à peine esquissé les *prémises*... dont la *conséquence* était déjà facile à prévoir, lorsqu'ils virent les premières maisons de la ville.

Là ils s'arrêtèrent.

« Il faut nous réveiller, mon ami, dit Marcelle, la vraie vie recommence.



RAPPELEZ-VOUS TOUJOURS CE RÊVE D'UNE HEURE  
QUE NOUS AVONS FAIT.

Rappelez-vous toujours ce rêve d'une heure que nous avons fait. Je serais

désolée de le savoir oublié. Vous voyez que je suis franche. Nous n'avons plus que peu de jours à vivre côte à côte. Qui sait si nous nous reverrons!... et je ne vous permettrai pas de m'écrire... Oh! cela, jamais. Vous m'entendez? J'ai horriblement peur des lettres. Promettez-moi de ne plus faire allusion à ces sentiments que vous m'avez exprimés... que je partage... peut-être, mais qu'il faut que j'ignore. S'aime-t-on moins pour n'en rien dire? »

Pour toute réponse, Philippe l'attira dans ses bras... ce qui les mit en retard de plus d'une heure. Pouvait-on se quitter brusquement après une aussi douce étreinte? Ils ont traversé la place Napoléon, longé les deux rives du Paillon, suivi le boulevard de Cimiès pour aller du Magnan à la promenade des Anglais. Quel drôle de chemin!... Quel adorable chemin! On assure même les avoir rencontrés du côté du port de Limpia. C'est absolument invraisemblable; mais cela ne m'étonnerait pas. Si quelqu'un ignore où ils ont été, c'est bien eux, par exemple!

On promet de se voir rarement... le moins possible, et l'on se sépara en se disant :

« A demain... de bonne heure! »

#### IV

Marcelle habitait le second étage d'une maison située sur le quai Masséna. Quand elle eut refermé la porte de l'allée, il lui sembla qu'elle se trouvait emprisonnée dans la chapelle d'un caveau de famille. Tout était fini pour elle. Son cœur, qui chantait il y a quelques instants encore le plus éclatant des *Gloria in excelsis*, entonnait en faux bourdon le *De profundis clamavi ad te, Domine*. Sa main était rivée au bouton de la porte.

Elle voulut s'assurer qu'elle n'était pas enfermée, respirer encore une bouffée d'air libre avant de reprendre la cangue. Elle ouvrit. Philippe, qui ne pouvait pas se décider à quitter le seuil, crut à une vision. Il entra, la prit dans ses bras... Quelle seconde!

« Je serais mort sans ce baiser, lui dit-il. Adieu! je t'aimerai toute ma vie. »

Il partit comme un fou. Elle monta toujours courant, n'osant pas se demander quelle heure il pouvait être, et ce qu'elle répondrait à son mari.

Un domestique dormait dans l'antichambre.

« Monsieur?... dit-elle.

— Monsieur est enfermé. Il prie Madame de l'excuser s'il ne va pas lui présenter ses devoirs. Il travaillera une partie de la nuit.

— C'est bon. Vous pouvez monter. Je n'ai besoin de rien. »

Elle s'enferma dans sa chambre, se jeta sur un fauteuil et ne se coucha qu'au jour.

Ils eurent pendant les trois semaines qui suivirent cette mémorable soirée un avant-goût du paradis. Tout le monde adorait tout le monde. Marcelle avait pour son mari des égards inusités. Elle sollicitait tous les matins la faveur de visiter ses aquariums fétides. Philippe n'abordait plus Valentin sans lui demander avec émotion des nouvelles de ses infusoires. On augmenta les gages de tous les domestiques. Il n'y avait pas de futilité qui ne devînt le prétexte d'une joie, pas de préoccupation qu'on ne transformât en doux souvenir.

Tout ce qu'une épouse coupable peut donner sans être absolument criminelle, Philippe le reçut. Il y avait bien des heures... des demi-heures, pour être plus exact, pendant lesquelles la jeune femme s'accablait de reproches; mais Valentin, dont rien ne modérait plus les élans scientifiques, se livrait à de telles orgies de travail, qu'il lui fournissait mille excuses plus ou moins plausibles.

Jamais Philippe n'avait l'indélicatesse de blâmer son ami Valentin; Marcelle ne le lui eût d'ailleurs pas permis, mais il s'attendrissait sur elle, ce qui revenait absolument au même. Que de fois, au contraire, entre deux baisers, ils ont chanté les louanges de cet « excellent ami, de ce grand caractère, de cet homme de talent... que dis-je? de génie, dont la place était marquée à l'Académie française! »

Les choses en étaient là lorsqu'arriva le mercredi 24 mars.

## V

On avait annoncé une soirée de gala au théâtre municipal. M<sup>lle</sup> Bianca Donadio faisait ses adieux au public de Nice. On avait affiché *Lucia di Lammermoor* et un ballet, *Vera*. Marcelle n'avait jamais entendu le chef-d'œuvre de Donizetti. Philippe loua une loge et en apporta le coupon dans

la journée. Le bienheureux trio se promet une soirée délicieuse. On fit les plus charmants projets. On dînerait de bonne heure, tous les trois; on irait au théâtre, par le plus long chemin, à pied, bras dessus, bras dessous; les hommes fumeraient leur cigare au grand air. Pour le retour, la voiture viendrait les prendre. On irait un peu loin, sur la route de France, sans trop parler, comme il convient pour une promenade de nuit. Il ferait doux, il ferait bon. On longerait quelque temps le Magnan jusqu'à la mer, et l'on reviendrait, à demi assoupis, bercés par de doux souvenirs.

A six heures, quelques instants avant l'arrivée de Philippe, Valentin pria sa femme de le recevoir. Il lui demanda de l'excuser s'il ne l'accompagnait pas au théâtre, mais il voulait donner « un coup de collier » qui lui permit d'achever son mémoire sur les *Actynophryens mamelus du Paillon*. L'Académie attendait son travail avec impatience. Il comptait quitter Nice la semaine suivante.

Ce fut pour Marcelle un coup terrible. Quitter Nice, ne plus voir son ami, abandonner le beau pays plein de doux souvenirs, rompre brusquement la chaîne des tendres espérances!.. est-ce que cela était possible? Aveuglée par la joie, elle ne songeait plus, depuis longtemps déjà, qu'une heure viendrait mettre fin à son cher roman. Et pourquoi, je vous le demande, allait-elle être ainsi torturée? Pour que de vieilles gens penchés sur un microscope constatassent officiellement la présence des seize mamilles d'un infusoire vermiforme, né de la boue du Paillon. Et son mari, ce pasteur des infiniment petits, ce gondolier des eaux croupies, entraînait chez elle le sourire sur les lèvres, l'invitant à se déchirer le cœur dans la huitaine, pour la plus grande gloire d'un ver qui occupe dans le monde la dix millième partie d'un millimètre. Allons donc! allons donc!.. cela ne se pouvait pas, cela ne devait pas être, cela ne serait pas. Et quand il ajouta, ce mari imprudent :

« Cela ne t'empêchera pas d'aller entendre *Lucie*, ma chère amie; tu as le bras de Philippe. »

Elle lui répondit :

« Est-ce donc Philippe que j'ai épousé? Ma parole d'honneur, je suis obligée de consulter mes vieux agendas pour me bien convaincre que je suis votre femme. »

Elle était affreusement pâle. Valentin le remarqua et, cherchant à lui prendre la main :

« Êtes-vous souffrante? Qu'avez-vous? lui demanda-t-il.

— Ce que j'ai? Qu'est-ce que cela peut vous faire? Est-ce que j'occupe une place dans votre vie? Allez!... donnez-vous tout entier à vos malpropretés scientifiques. »

« Malpropretés scientifiques » était dur!

Jamais Valentin ne se fâchait. Il savait que, les trois quarts du temps, les femmes ne sont mauvaises que parce qu'elles souffrent. Les emportements de Marcelle avaient pour seul effet de l'attendrir.

« Vous pleurez!

— Oui, je pleure. Armez-vous de votre microscope. Qui sait! dans une de mes larmes, vous trouverez peut-être tout un monde à étudier.

— En vérité, ma chère amie, je ne comprends rien à ce que vous avez ce soir. Vous chantiez quand je suis entré, et vous voilà toute en larmes. Je ne vous ai rien dit d'extraordinaire. Ce n'est pas la première fois que je vous demande la permission de ne pas vous accompagner, et que je reste seul à travailler. Rien ne justifie cette grande douleur. Je ne vous prive même pas du spectacle.

— Cela vous est égal qu'on me voie toujours seule avec votre ami Philippe?

— « Toujours » est exagéré. La plupart du temps je vous accompagne. Quelles diables d'idées avez-vous donc en tête ce soir?

— On remarque votre abandon.

— Le monde est prompt à mordre, je le sais. Les plus innocents sont presque toujours les plus attaqués. Il faut en prendre son parti. Je travaille; de temps en temps un de nos amis vous accompagne... je ne vois pas grand mal à cela. C'est en public, après tout, que vous vous montrez ensemble. Je vous l'ai dit cent fois : j'ai en vous une confiance absolue. Et puis, enfin, si l'on vous manquait de respect, je saurais vous défendre.

— Ainsi vous trouvez tout naturel que j'aïlle ce soir au spectacle, seule avec votre ami?

— Quel mal pouvez-vous faire, je vous le demande, dans une salle de théâtre?

— Et que j'aïlle seule, ensuite, avec lui jusqu'au Magnan?

— En voiture, vous n'êtes pas seuls. Après tout, ma chère amie, vous pouvez bien me faire le sacrifice de cette promenade.

— J'y tenais.

— Vous ferez ce que vous voudrez.

— Dieu! qu'il faut donc que je pense à moi et que je vous oublie pour demeurer honnête! Vous ne vous êtes jamais dit que Philippe pouvait m'aimer?

— Philippe?... vous aimer?... Je n'ai jamais pensé à cela, je l'avoue. Ce serait tellement lâche... et je suis tellement sûr de vous...

— Vous avez peut-être tort.

— En voilà bien d'une autre.

— Dame... vous êtes bien, mais... Philippe ne vous le cède en rien.

— C'est possible.

— Il n'est pas absorbé par les infusoires, lui! Ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui est noble, ce qui est élevé, le frappe et l'enthousiasme.

— Ah çà, mais... on dirait que vous désirez que je lui donne un coup d'épée...

— Pouvez-vous croire?...

— Que j'en reçoive un, peut-être? »

La pensée d'un conflit la glaça. Elle comprit combien elle avait été imprudente, combien la colère et le désespoir l'avaient aveuglée.

— Pardonnez-moi, reprit-elle. Je suis souffrante, je suis énervée ce soir. L'annonce si brusque de ce départ m'a contrariée. J'ai horreur de la vie de Paris, vous le savez. Et puis, je l'avoue, votre froideur me blesse.

— Je vous jure, ma chère amie, que j'ai pour vous tout ce que je puis ressentir de tendresse. Si je ne sais pas l'exprimer, si je ne sais pas vous convaincre, il faut me plaindre.

— Si je te trompais, cela ne te briserait donc pas le cœur?

— Quelle supposition! Est-ce que c'est possible? Tu te calomnies. Pourquoi chercher à me troubler?

— Tu n'en mourrais pas? »

Valentin demeura un instant indécis. Il eut tort. Combien il eût mieux fait de répondre oui. A quoi cela l'eût-il engagé? Mais c'était un homme droit et sincère à outrance. Il entreprit une série de phrases maladroites pour s'excuser de ne pas croire à sa mort et développa ses théories sur la fatalité. Le sujet étant du ressort de la philosophie, il le traita sur toutes ses faces comme s'il eût été en chaire à la Sorbonne. Ce fut une fatalité. De ce discours en trois points, Marcelle déduisit que si elle trompait son mari, celui-ci se contenterait de dire : « C'était écrit! »

Le peu de terrain que Valentin avait à perdre dans le cœur de sa femme, il le perdit ce soir-là. Elle s'applaudit de l'effort héroïque qu'elle avait fait, croyait-elle, et pour galvaniser la tendresse engourdie de son mari, et pour lui ouvrir les yeux sur les dangers qu'il courait. A tout cela il avait répondu en somme : « Qu'y faire, si c'est écrit ? »

Le Destin pouvait après cela tailler sa plume.

QUATRELLES.

*(La fin au prochain numéro.)*





## LA PETITE LOGE

---

On n'a pas encore trouvé le moyen de faire revivre les êtres, mais on fait revivre les choses ; on rend aux chefs-d'œuvre d'autrefois le charme et l'éclat de leur première jeunesse.

Voici *la Petite Loge*, une des merveilles de Moreau le jeune. Est-ce là une pâle et froide reproduction ? Non, c'est l'original même, avec toute sa finesse, toute sa grâce, tout son esprit.

Dans leur étude sur Moreau, MM. Edmond et Jules de Goncourt ont donné de cette gravure délicieuse la spirituelle interprétation que voici :

« Nous retrouvons Monseigneur le soir à l'Opéra, dans *la Petite Loge* à l'ombre discrète, le dos tourné à la lumière de la salle, le bras sur l'appui de velours, la lorgnette à la main. Une ouvreuse est allée inviter de sa part une Guimard débutante à venir dans sa loge ; et, présentée par une mère fausse ou vraie qui la pousse par la taille vers le duc, la déesse encore dansante dans la robe volante de Boquet, montant sur ses pointes et faisant un rond de bras, sourit à la main du duc qui lui prend légèrement le menton, en lui ramageant quelques compliments du jour. »

*Une mère de danseuse fausse ou vraie*, voilà les mots qui me frappent et m'arrêtent. La mère de danseuse était alors un personnage utile, impor-

portant, nécessaire,... tellement utile, tellement important, tellement nécessaire, que la danseuse qui n'avait pas à sa disposition une vraie mère s'arrangeait pour s'en procurer une fausse. Il lui fallait une mère à tout prix.

Le souvenir de la mère de danseuse est resté net et précis dans mes souvenirs de jeunesse. Elle avait un châle Biétry, un cabas, des socques et de la dignité; elle exerçait une fonction, une magistrature, un sacerdoce, un pontificat; c'était plus qu'une mère, c'était une institution.

Nestor Roqueplan, vers 1848, dans une piquante esquisse des coulisses de l'Opéra, appelait la mère de danseuse : *un ustensile de première nécessité*. Roqueplan s'amusait à en tracer un joli croquis :

« La mère de danseuse tient le mantelet de sa fille dans les coulisses, la regarde danser, court lui parler quand son pas est fini, lui offre un petit carafon de bouillon froid, etc. »

Eh bien, allez aujourd'hui à l'Opéra, faites une battue générale dans tous les coins et recoins du théâtre, fouillez les coulisses, les escaliers, les corridors, vous trouverez des danseuses, vous ne trouverez plus de mères de danseuses.

Les danseuses n'ont plus de mère reconnue, de mère avouée, de *mère en titre*, de *mère en pied*, vraie ou fausse, voilà le fait brutal, incontestable. Les danseuses ont des femmes de chambre; ces femmes de chambre sont quelquefois leur mère, mais une mère tombée à l'état de femme de chambre, est-ce encore une mère?

Était-ce bien une mère, cette pauvre femme qui, le mois dernier, pour s'être permis d'avoir ouvert une lettre adressée à son enfant, recevait de ladite enfant cette apostrophe terrible :

— Ah! tu sais, je veux bien te garder comme habilleuse, mais à la condition que, comme mère, tu auras la complaisance de ne pas te mêler de mes petites affaires.

On ne parlait pas ainsi aux mères d'autrefois. Elles avaient de la poigne et de l'autorité, elles étaient vigilantes et redoutables; elles savaient aimer, mais elles savaient châtier. La danseuse d'Opéra restait autrefois, jusque dans l'âge le plus avancé, comme un petit poussin docile et respectueux, sous les ailes de la poule, sa mère.

Tant que la danseuse était jeune, sa mère la surveillait, la conseillait, la dirigeait, la pilotait; quand la danseuse devenait vieille, sa mère la rajeunissait.

Elle lui disait : *maman*, avec des moues et des grimaces enfantines. Elle avait l'air d'une petite fille qui joue encore à la poupée et saute à la corde. *Je vais demander la permission à maman. Elle ne voudra peut-être pas, maman. Si vous croyez qu'elle est commode, maman.*

Ce système avait, d'ailleurs, de grands avantages dans la pratique de la vie. Une mère absolument supérieure, et qui avait le génie de son état, disait un jour à sa fille cette chose profonde :

— Écoute-moi bien. Profite de mon expérience. Si je l'avais eue à vingt ans, mon expérience, je serais dans une autre position... Je n'avais pas de mère, moi, pour me guider. Tu en as une, qu'elle te serve à quelque chose. Commence toujours par répondre : *il faut d'abord que j'en parle à maman...* Et puis, après ça, que tu m'en parles ou que tu ne m'en parles pas, ça t'aura toujours donné le temps de la réflexion, et ça t'empêchera de faire bien des bêtises !

J'ai gardé le souvenir d'une rencontre véritablement touchante. Je ne parle pas d'hier, car il y a de cela, pour le moins, une vingtaine d'années. Un jour je vis venir à moi, sur le boulevard des Italiens, Mademoiselle S\*\* qui avait quarante ans largement sonnés et qui, cependant, trois fois par semaine, avec beaucoup de nerf et de correction, dansait parmi les *petits sujets* de l'Opéra. Une respectable dame à cheveux blancs s'appuyait sur le bras de Mademoiselle S\*\*. C'était sa mère. Une jeune dame, d'apparence fort convenable, suivait, donnant la main à une blondinette de deux ou trois ans. C'était la fille et la petite-fille de Mademoiselle S\*\*... On sentait tout de suite que l'on avait affaire à une de ces bonnes vieilles familles d'autrefois, paisibles, unies, patriarcales. Et cependant, depuis un demi-siècle, que d'entrechats elle avait battus, cette famille ! que de pointes et de pirouettes !

L'arrière-grand'mère avait dansé à l'Opéra sous Charles X.

La grand'mère dansait à l'Opéra sous Napoléon III.

La jeune mère faisait partie du ballet de la Porte Saint-Martin.

La petite-fille doit danser quelque part aujourd'hui. Cette enfant-là a dû rester fidèle aux pieuses traditions de ses mères.

Toutes danseuses de mères en filles, comme dans certaines familles, tous notaires de pères en fils !

Il y a en France une crise agricole ; tous les gens compétents sont d'accord sur ce point que l'agriculture manque de bras. Il y a aussi une crise chorégraphique et non moins aiguë. Le ballet manque de jambes.

Ces jours derniers, un vieux maître de ballets me disait avec beaucoup de tristesse :

— Si cela continue, monsieur, on ne saura plus dans dix ans ce que c'est qu'une danseuse française. Nous trouvons encore — et tant que nous en voulons — des petites filles de dix à douze ans, et ça travaille, ça pioche, ça se donne du mal, ça veut arriver. C'est que la mère est là qui sait encore se faire respecter, qui a encore de l'autorité. Oui, mais ça pousse, ça grandit, et dès que ça se met à avoir seize ou dix-sept ans, il faut voir comme ça vous envoie promener sa mère, et les leçons, et le travail. Et sans travail, monsieur, on n'arrive à rien dans la danse. Je suis sûr qu'il n'y a pas au monde d'art et de science qui demande plus de travail que la danse. Un savant fera une grande découverte par hasard. On ne devient jamais une grande danseuse par hasard. C'est vrai ce que je vous dis là.

— Parfaitement vrai.

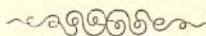
— Et voilà pourquoi la danse française agonise, voilà pourquoi nous sommes menacés en ce moment d'un véritable déshonneur... On bâtit une grande salle de spectacle rue Auber, l'*Éden-Théâtre*. Les directeurs de ce théâtre feront représenter des ballets. Ils engagent déjà des danseuses. Et où cela, monsieur, où cela ?

— Je ne sais pas, moi.

— En Italie, monsieur, en Italie ! C'est-à-dire dans un pays qui nous déteste, et qui s'est conduit vous savez comment, dans la question tunisienne. Eh bien, je le répète, cela n'est-il pas un déshonneur ! Et ces directeurs sont excusables, après tout. Il faut bien qu'ils s'adressent à l'étranger. Il n'y a plus de danseuses en France, et cela parce que l'autorité maternelle s'en va... avec bien d'autres choses, d'ailleurs, car tout s'en va, tout s'en va, tout s'en va ! Non, quand je vois où en est la danse dans mon pays, il m'arrive, par moments, de me dire que j'ai trop vécu !

Aurait-il raison, ce vieux maître de ballets ! Tout s'en irait-il en France : les rois, les dieux, la danse ?

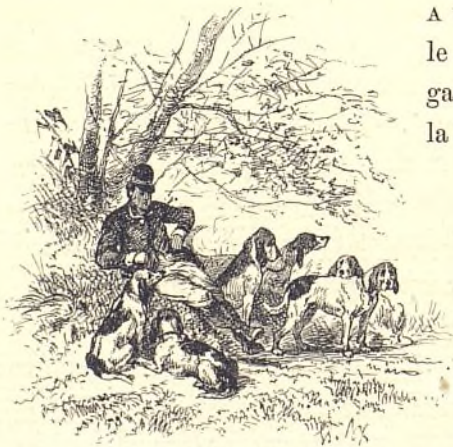
LUDOVIC HALÉVY.





## LA VÉNERIE CONTEMPORAINE

---



La vénerie doit être considérée comme le caractère suprême de la vie élégante ; elle tient le haut bout dans la hiérarchie des sports.

La raison de sa supériorité n'est pas uniquement dans la richesse qu'elle affirme, dans le grand luxe qu'elle représente. C'est quelque chose, sans doute, que de ne pas être exposé à verser dans la banalité, à subir l'affront de quelque contrefaçon compromettante ; mais la primauté de la vénerie procède encore de causes moins prosaïques.

Le premier venu peut chasser à courre ; il lui suffira pour cela d'endosser un habit vert ou rouge, de se coiffer d'une cape, de chausser de grandes bottes, de se passer une trompe en sautoir et de chevaucher plus ou

moins correctement à travers bois. Il n'est pas donné à tout le monde de mériter le titre de veneur. La possession d'une meute, de chevaux de chasse, du fastueux personnel qu'ils comportent ne suffit même pas pour qu'on en soit digne.

Pour devenir veneur, il faut une vocation spéciale, la réunion d'aptitudes très diverses et de connaissances qui ne s'acquièrent que par des études moins fastidieuses sans doute, mais presque aussi laborieuses que celles dont le baccalauréat est le couronnement. Il ne suffit pas de se farcir la cervelle des leçons écrites de Dufouilloux de Salnove, de Le Verrier de la Conterie, etc.; ce savoir d'emprunt ferait du néophyte un théoricien théorisant tout au plus, s'il n'avait pas usé force semelles sur les chemins de l'école.

Cette école, c'est la forêt verdoyante, avec ses lignes qui s'allongent jusqu'à l'horizon dans leur double encadrement de taillis. Il faut s'y rendre aux heures crépusculaires où l'Orient, teinté de rose, saupoudre de sa poussière nacrée les brouillards qui enveloppent le massif, se livrer à l'observation des empreintes fugitives que les fauves, que les bêtes noires ont laissées, ici sur le revers du fossé, plus loin sur le gazon diamanté de rosée; quand on est parvenu à juger avec sagacité, à déduire de l'examen du pied, ou de la trace, l'âge, le sexe, les connaissances de l'animal auquel ils appartiennent, on s'exerce à rembucher avec prudence. Puis, vient l'action; il faut travailler encore pour arriver à savoir placer ses relais aux bonnes refuites, à distinguer le change, à relever les défauts, à conduire la meute de l'attaque à l'hallali. Alors, s'il est un cavalier solide et entreprenant, s'il sonne convenablement un vol-ce-lest, s'il possède l'énergie et le coup d'œil et, par-dessus tout, s'il est doué du feu sacré, l'apprenti passera maître, se détachera du groupe de ses brillants comparses, qui font nombre dans un laisser-courre, ajoutant à son éclat sans avoir à revendiquer si peu que ce soit dans l'honneur de son succès. Vous voyez qu'il doit en être nécessairement de la vénerie comme du royaume des cieux, qui compte tant d'appelés et si peu d'élus.

Cependant, et c'est ici que surgit la différence, le saint Pierre de ce paradis est trop élément pour laisser qui que ce soit à la porte; si mince que soit votre bagage en vénerie, vous n'en aurez pas moins votre part dans les joies des bienheureux; sans doute, les fortes émotions, ces jouissances puissantes qui s'adressent à l'âme comme aux sens, au cœur comme à

l'esprit sont l'exclusive récompense de ceux dont les efforts et le savoir-faire ont préparé le triomphe ; mais, dans une chasse à courre, le plus indigne n'en est pas moins associé aux enivrements qu'elle provoque, au fiévreux transport avec lequel on se sent emporté dans ce tourbillon d'hommes et de chevaux, derrière cette meute dont les abois roulent de vallons en vallons.

On déplore quelquefois la décadence de la vénerie ; si peu favorable que l'époque où nous vivons soit à son développement, nous croyons qu'il y a une grande exagération dans ces doléances. Un savant inspecteur des forêts, M. de la Rue, s'est livré, il y a deux ou trois ans, au recensement de nos équipages ; sa statistique, incomplète sans doute, puisqu'elle a soulevé quelques réclamations, reste assez intéressante pour que nous y puisions quelques renseignements.

D'après ce tableau, la France démocratique posséderait encore 449 meutes, un chiffre qui, probablement, ne fut jamais dépassé, même au temps de l'ancien régime. Bon nombre de ces meutes sont, il est vrai, d'une médiocre importance ; il en est quelques-unes qu'on n'eût point qualifiées de ce titre devant le marquis des Facheux sans s'exposer à une verte riposte. Ces 449 meutes n'en entretiennent pas moins un personnel de 717 piqueurs et valets de chiens, de 848 chevaux et de 8,900 chiens.

Les départements qui réunissent le plus d'équipages sont :

La Vienne, 32 meutes, 51 hommes, 95 chevaux, 450 chiens ;

La Vendée, 24 meutes, 66 hommes, 66 chevaux, 577 chiens ;

La Gironde, 20 meutes, 22 hommes, 32 chevaux, 235 chiens ;

La Haute-Saône, 18 meutes, 21 hommes, 8 chevaux, 330 chiens ;

La Nièvre, 17 meutes, 33 hommes, 57 chevaux, 440 chiens ;

La Côte-d'Or, 17 meutes, 11 hommes, 10 chevaux, 210 chiens.

Viennent ensuite par ordre d'importance à ce point de vue, l'Eure, l'Ille-et-Vilaine, la Haute-Marne, la Meuse, le Morbihan.

A l'autre bout de l'échelle et en relevant ceux de nos départements où la gaie science paraît être le moins en honneur, nous trouvons l'Ariège où saint Hubert ne compterait pas un seul de ces disciples de haut vol ; l'Ardèche où il n'y en a qu'un ; puis le Cantal, l'Hérault, l'Isère, le Lot-et-Garonne, l'Eure-et-Loir et la Mayenne également réduits à l'unité.

Le chiffre attribué à ce dernier département nous a surpris et nous

reste suspect, nous l'avouerons, aussi bien que le zéro de l'Ariège. La Mayenne est un pays couvert, giboyeux, favorable à la chasse à courre; une meute sur son territoire, c'est bien peu. Une de nos plus belles variétés de chiens d'ordre est originaire de l'Ariège; pas un seul équipage dans ce département, ce serait plus étrange encore.

Arrivons à l'intéressant chapitre des résultats; la statistique à laquelle nous empruntons ces détails fixe à 8,654 le nombre des prises de ces équipages dans une année; il se décompose en 711 cerfs, 1,317 chevreuils, 1,956 sangliers, 3,041 lièvres, 1,654 renards et 645 loups. Ce dernier chiffre est respectable; il est le meilleur argument à opposer aux injustes accusations dont la louveterie continue d'être l'objet.

Si les équipages sont encore très multipliés, les grandes traditions de la vénerie, de leur côté, sont loin d'être tombées en déshérence. M. le comte Lecoulteux de Cantelau, un de ceux qui les ont le plus vaillamment soutenues, avait manifesté l'intention de publier une sorte de Livre d'or de la vénerie contemporaine. Nous regretterons toujours qu'il n'ait pas réalisé cette excellente idée qui, en raison de son autorité en la matière, nous eût donné un livre du plus haut intérêt. Ce n'est qu'à regret que nous essayerons d'y suppléer en citant au courant de la plume, avec la certitude de commettre de nombreux oublis, les notabilités du grand sport que voudra bien nous fournir notre mémoire.

Si l'Île-de-France a perdu les mises en scène grandioses servies par un monde de valets, de piqueurs, de pages et d'officiers, qu'elle devait à la vénerie royale, elle reste encore favorisée par le nombre et par la beauté des équipages qui découpent sur son territoire.

Chantilly retrouve tantôt avec l'équipage de cerf que commande M. Quiclet, tantôt avec le vautrait du prince de Joinville, les grandes journées cynégétiques qui furent de tous temps ses véritables fêtes; le bruit des fanfares doit faire tressaillir dans leurs tombes ces héros chasseurs qui s'appelaient les Condé. Plus loin, autres veneurs héréditaires dans les marquis de l'Aigle dont les meutes ont depuis un siècle été citées comme les mieux créancées et les mieux conduites; à Chamant, M. Lefèvre, le grand sportsman, entretient un vautrait qui n'en est plus à faire ses preuves; il exploite la forêt d'Halatte concurremment avec l'équipage de cerf de M. le vicomte de Trédern. Enfin, aux portes même de Paris, à l'Isle-Adam, nous trouvons la belle meute de sanglier de M. Servant, tant admirée à l'ex-

position dernière et dont les brillants laisser-courre réunissent toujours une nombreuse et élégante assistance.

Le sud de Paris n'est pas moins largement partagé ; citons d'abord les belles meutes de M. le comte de Greffulhe, à Boisboudran, où, à côté des splendeurs des laisser-courre, revivent les profusions des tirés de l'empire et de la royauté ; l'équipage hors ligne d'un veneur passionné enlevé prématurément à la vie qui s'ouvrait pour lui si heureuse et si belle et dont sa veuve, M<sup>me</sup> la duchesse d'Uzès, n'a point laissé l'héritage cynégétique tomber en quenouille ; ceux du comte Aguado, du prince de Wagram, de M. Ephrussi, etc., etc.

Les réunions dont les laisser-courre de ces équipages deviennent l'occasion gardent un reflet du faste de la vénerie royale qui, pendant tant de siècles, a régné dans ces massifs dont les révolutions les ont faits les héritiers. C'est surtout au rendez-vous que l'on retrouve cette physionomie mouvementée et pittoresque, qui caractérisait les plaisirs princiers ; le carrefour, avec sa grande nappe d'eau miroitante bordée de joncs, son encadrement de futaies aux feuilles jaunissantes, se peuple comme par enchantement. La meute est déjà là, couplée, impatiente sous le fouet des valets qui la maintiennent ; autour d'un feu improvisé des piqueurs se chauffent, tandis que d'autres, assis sur un tertre, échangent, contre des bottes, les guêtres brunies de rosée, souillées de boue qui leur ont servi pour la quête ; en même temps, de toutes les allées, de toutes les lignes, débouchent tantôt un groupe de cavaliers qui tous portent l'uniforme de l'équipage, tantôt des voitures découvertes dans lesquelles de jeunes femmes aux toilettes élégantes, babillent avec d'autres cavaliers qui les escortent.

Le cercle se forme autour de chacune des calèches et des breacks, les saluts, les poignées de main s'échangent, la causerie s'anime et s'accroît ; durant quelques instants cette morne solitude avec ses colonnades de grands chênes aux fûts grisâtres, ses dessous aux profondeurs mystérieuses, son fouillis d'herbes échevelées, ses bancs dénudés de terre jaunâtre, ses buissons farouches, assiste à cet échange de politesse raffinée, de causeries frivoles dont les salons sont le théâtre obligé.

Pendant ce temps, le maître d'équipage va et vient affairé ; il écoute le rapport des piqueurs qui ont fait le bois, tient avec ceux de ses amis dont il connaît la compétence une sorte de conseil de guerre dans lequel on décide à laquelle des brisées on donnera la préférence, si l'on attaquera le

dix-cors que promet celui-ci, ou le daguet rembuché par celui-là. Cette importante question étant résolue, il lui faut encore arrêter le placement des relais, veiller à leur départ et désigner les chiens qui seront découplés à l'attaque; c'est alors qu'ayant donné le signal du départ, il se met en selle et que cette foule se met en mouvement.

Généralement, la province opère avec moins de solennité, mais peut-



CHASSE AU SANGLIER.

être la ferveur y est-elle plus grande. Les chasses à courre y restent cependant suffisamment mondaines. Avoir un équipage dans son voisinage est une bonne fortune dont tous les châtelains et un certain nombre de châtelaines apprécient l'attrait. Les rendez-vous sont toujours assidûment suivis; vu l'état ordinairement assez primitif des voies carrossables, les voitures y sont moins nombreuses que dans les environs de Paris, mais les amazones y sont aussi plus multipliées et leur présence au milieu des cavaliers n'est pas un des moindres attrait de la fête.

Beaucoup de veneurs des départements sont restés classiques et ont relativement résisté à l'engouement du *hunting* qui nous a envahis. Le plus souvent, si nombreux, si expérimentés que soient les hommes de leur équipage, les maîtres auront tenu à honneur de travailler avec eux à détourner l'animal qui sera couru; après le lancer, ils prennent à la direction de la chasse une part encore plus active; ils se tiennent à la queue des chiens, piquant intrépidement à travers les forts les plus hérissés, les gaulis les plus drus, abordant et franchissant tous les obstacles, ne se fiant qu'à eux-mêmes pour redresser les changes, pour relever les défauts qui pourraient se produire, jaloux par-dessus tout de ne céder à personne la gloire de servir l'animal à l'hallali, gloire qui, nous n'avons pas besoin de le dire, n'est jamais acquise qu'au prix de sérieux dangers. Les forêts du Nivernais retentissent encore des hallalis de ce veneur légendaire devant le vautrait duquel jamais un sanglier ne fut servi autrement qu'au couteau et qui, le plus souvent, bien qu'un accident l'eût privé d'une main, se réservait les émotions de cette lutte aventureuse.

Nécessairement, l'extérieur de ces Nemrod un peu rudes se ressent de la large part qu'ils font à la pratique; leurs chevaux plus robustes ont rarement la finesse et la distinction des montures de la vénerie suburbaine; plus modeste aussi, rarement éclatante, la livrée des gens; elle porte l'empreinte des rudes assauts que les intempéries, la fatigue, la traversée des ronciers leur a livrés. Les maîtres eux-mêmes s'habillent avec un parfait dédain de l'effet à produire; on voit sur leur dos plus de surtouts, plus de tabliers en peau de bique que de galons. Le velours élimé de leurs capes raconte éloquemment les innombrables averses qu'elles ont subies; les trompes sont bossuées, le vernis des ceinturons est terni; on comprend que rien de tout cela n'est un uniforme, un instrument de parade, que l'on a devant soi des soldats en campagne.

MM. de Puysegur se détachent de l'ensemble de cette fleur de la vénerie contemporaine; ils sont trois, une passion commune a renforcé le sentiment fraternel qui les unit. Ils habitent le château de Beugny en Touraine et chassent dans la forêt de Chinon, théâtre des hauts faits cynégétiques de leurs aïeux depuis deux siècles. On dit communément en Touraine que pour MM. de Puysegur la question capitale des chiens a peu d'importance, et qu'ils sont en état de se passer de chiens pour forcer un cerf.

Les émules de ce sympathique trio sont en trop grand nombre pour que la place dont nous disposons nous permette de les grouper autour de lui; nous devons nous borner à quelques citations, prises presque au hasard, dans cette pléiade si compacte des veneurs d'élite. Citons donc les meutes de MM. les comtes de Vatimesnil et Lecoulteux de Canteleu qui découpent dans les forêts peu vives du littoral de la basse Seine, et néanmoins ne sonnent pas souvent la retraite manquée; l'équipage pour cerf de M. le marquis de Chambrun, en Eure-et-Loir, celui de M. Paul Rathier dans l'Orne. En Vendée, en Poitou, la terre classique de la vénerie, notre énumération est contrainte à devenir plus rapide : ce sont les meutes de M. Raoul Treuille à Chitré, près Châtelleraut; de M. de l'Hermitte en Limousin; de M. le comte de Chabot, auteur d'un traité de la chasse du chevreuil qui a fait sensation dans le monde du sport; de MM. de la Besge, de la Débutrie, de Maichin, Chevallereau, etc., etc., dont les déplacements féconds en triomphes embrassent une vaste zone de territoire; plus au midi encore, sur les confins du Médoc et des Landes, nous trouvons la meute hors ligne de M. de Carayon-Latour, ces admirables chiens de Virelade devant lesquels lors de la première exposition, les grands modeleurs de la matière animée, les Anglais, se confessèrent vaincus. Enfin à l'extrême sud-ouest, à Pau, un équipage de *fox-hounds*, appartenant à M. Gordon-Benett, y transporte les entraînements du *steeple* au renard, au bénéfice des nombreux insulaires qui sont venus hiverner sous ce doux climat.

Dans l'est, les vautraits sont en majorité, comme le sont les sangliers sur les cerfs dans les forêts. Il y existe cependant des équipages de premier ordre ayant ce dernier animal pour objectif, tels que ceux de M. de Taine, des comtes de Brias, etc., etc. Plus on avance du côté de la frontière, plus on voit pratiquer cette chasse spéciale dont le piqueur Clamart a retracé les règles dans un curieux opuscule et qui consiste à suivre les sangliers avec des mâtins, qui, en le coiffant, donnent au chasseur la facilité de le servir tantôt au couteau et tantôt à la carabine; nous avons à citer parmi eux M. Gridel qui, depuis la guerre, a déjà porté bas 908 bêtes noires de cette façon.

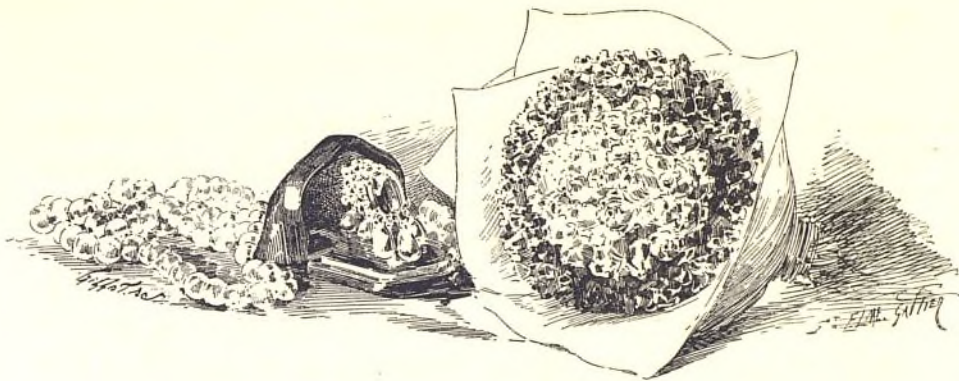
Malgré la retraite prématurée du veneur exceptionnel auquel nous faisons plus haut allusion, le sud-est est loin d'être déshérité de fêtes cynégétiques. Rallye-Montbard, en Bourgogne, y continue glorieusement

Rallye-Morvan. Le maître de son équipage, M. G. Benoit-Champy, entretient deux meutes, l'une de griffons pour le lièvre, l'autre dans la voie du chevreuil qu'il a acquise de M. A. Laurence, l'éminent veneur de la forêt d'Orléans et que ses prises multipliées avaient rendu célèbre.

Il nous reste à parler des hostilités avec lesquelles la vénerie doit compter aujourd'hui, de l'intérêt qu'elle nous semble mériter au point de vue économique et social et enfin de l'institution de la louveterie et de la suppression dont on la menace. Ce sera l'objet de notre prochain article.

G. DE CHERVILLE.





## UNE NOUVELLE DANSE AMÉRICAINE

### LE RACKET



LES Américains dansent mieux que les Français. Le fait est malheureusement incontestable. Quiconque a eu l'occasion d'assister à une des fêtes splendides, que donnent en tout temps les princes de la colonie américaine, sera forcé de reconnaître que les jeunes gens d'outre-mer constituent à Paris une véritable aristocratie de la danse. Ils se jouent de la valse la plus difficile; les moins expérimentés

savent inverser des pas excessivement compliqués, inventer quotidiennement de nouvelles figures de quadrille, et glisser souplement et sans effort à travers les salons les plus remplis. Aussi nous ont-ils en fort mince estime sous ce rapport, et ils proclament volontiers que les Français sont, sans métaphore, une nation de sauteurs.

D'ailleurs, ils affirment sans cesse leur supériorité par des innovations souvent heureuses et toujours hardies. Tandis que nous nous attardons, en fait de valse, sur un *deux-temps* abâtardi, ou sur un *trois-temps* plusieurs fois séculaire, ils relèguent le pas ordinaire (*round-waltz*) parmi les défunts du temps passé, et inaugurent des caprices chorégraphiques d'une originalité piquante et d'une saveur raffinée : le *boston*, par exemple. Nulle part, en Amérique, depuis déjà fort longtemps, on ne danse autre chose

que le *boston*. Aussi, pour une Américaine, la première impression éprouvée en pénétrant dans un salon français est une stupéfaction profonde. L'une d'entre elles nous disait spirituellement l'autre jour : « Vous dansez les danses de nos ancêtres. A vous voir ainsi tourner en sautillant, j'ai des visions de grand'mères engaminées et d'aïeux légèrement acrobates. Vous me faites perdre le respect dû aux anciens et aux choses vénérables. »

Le *boston* n'a fait son apparition dans la société française que dans le courant de l'avant-dernière saison. L'année dernière encore on le dansait à peine, et fort mal, même dans les maisons les plus élégantes. Et voilà qu'une danse nouvelle, le *racket*, menace de lui succéder de l'autre côté de l'Océan ! Les derniers paquebots nous ont amené de fortes cargaisons de danseurs de *racket*. A peine étions-nous parvenus à acclimater le *boston*, que nous allons nous trouver en retard vis-à-vis du *racket*. Décidément, nous devenons terriblement province par rapport aux États-Unis. C'est ainsi que Fougères et Pézenas en sont encore, en matière d'opérette, à la *Fille de M<sup>me</sup> Angot*. Paris serait-il réduit désormais à n'être que le Pézenas de New-York ?

Le *racket* se décompose en une série de pas de valse à deux temps, prononcés en ligne droite, et suivant des angles que les divers couples font rentrer les uns dans les autres. Il est difficile d'en donner une définition plus complète sans risquer de tomber dans l'obscurité. Les couples ne tournent qu'au sommet des angles ; encore ne le font-ils qu'à peine, juste de quoi dessiner leur marche en zigzag. Avant les divers changements de direction, le couple fait un balancé qui constitue la note vraiment originale du *racket*. Le tout se danse lentement, méthodiquement, avec cette précision mathématique et cette netteté d'allures qu'on ne trouve que chez les danseurs américains et chez les soldats de l'empereur d'Allemagne.

Cette nouveauté singulière fait fureur en ce moment dans les plus grandes cités, dans les cercles les plus élégants de l'Union. Comme toutes les institutions nouvelles, elle a de chauds partisans et d'opiniâtres détracteurs. Les adeptes du *cant* et de l'hypocrisie ont dénoncé le *racket* comme une invention directe de Satan. Dans l'autre sens, peut-être, certains enrâgés pourraient le recommander comme particulièrement hygiénique, une application, en quelque sorte, du système Benting à la danse. — Les esprits naïfs, mais équitables, se trouvent cruellement embarrassés en présence de thèses aussi contradictoires. Dernièrement, un fiancé timoré s'adressait à

l'une des grandes publications hebdomadaires de New-York, le *Harper's Weekly*, pour obtenir la solution de cette intéressante question :

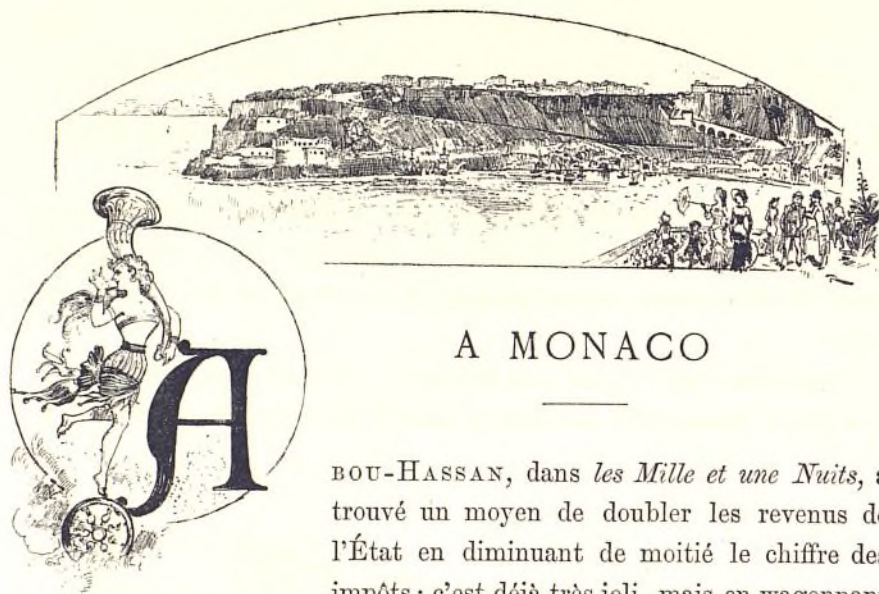
— « Doit-on faire danser le *racket* à la jeune fille que l'on compte épouser ? »

Et l'éditeur de répondre gravement : — « *By all means!* (certainement) ».

Le *racket* a bien des chances de réussir dans les salons parisiens, d'ici peu. Et pourtant, s'il faut en dire notre avis, ces importations étrangères ne nous semblent pas mériter complètement le succès qu'on leur accorde. Avec ces complications plus bizarres qu'élégantes, la danse devient une étude des plus ardues, sinon une fatigue, et on ne peut plus s'y adonner sans y avoir consacré un temps considérable. Il s'ensuit qu'en Amérique un grand nombre de gens fort intelligents ne dansent pas et ne causent guère, toutes les femmes étant la proie des danseurs. Ceux-ci ne causent pas non plus beaucoup, leur tête n'étant occupée que de leurs jambes; c'est donc la mort des vieilles causeries françaises dont la vivacité attrayante mettait du charme et de l'esprit dans les lenteurs surannées de nos quadrilles. Et ce n'est guère y suppléer que de les remplacer par les allures étranges d'un grand nombre de jeunes gens occupés, en apparence, à cirer les parquets de leur hôtes.

OLD-NICK JR.





## A MONACO

BOU-HASSAN, dans *les Mille et une Nuits*, a trouvé un moyen de doubler les revenus de l'État en diminuant de moitié le chiffre des impôts ; c'est déjà très joli, mais en wagonnant dernièrement tout le long des rives provençales, une idée bien meilleure encore nous est venue. Mettant toute modestie de côté, nous qualifierons cette idée de lumineuse, car son application permettrait de supprimer radicalement tous les impôts, ce qui, on l'avouera, est bien plus fort que tout ce que l'on peut rencontrer de plus fort, comme économie politique et sociale, dans *les Mille et une Nuits* !

Les chemins de fer ont trois catégories de wagons, plus ou moins bons — ou mauvais — ; notre grande et lumineuse idée, qui ne tend à rien moins qu'à bouleverser la société jusque dans ses assises, pour l'asseoir plus confortablement, consisterait à diviser de même notre vieille petite Europe en trois classes : troisième classe, deuxième classe, première classe, plus des places réservées. La troisième classe ne payerait rien, la deuxième aurait un petit loyer ; mais, pour se donner la satisfaction de vivre sur les territoires de première classe, ainsi qu'aux places réservées, on payerait des sommes plus ou moins fortes, suivant la quantité de terrain occupé et la situation particulière dudit. C'est à la fois très simple et très juste, la joie des gouvernements, la tranquillité des populations et du bénéfice pour tout le monde !

Les pays de plaines seraient rigoureusement placés en troisième classe, comme simples terrains de production, les pays de montagnes et les côtes en seconde classe, et certaines plages, certains massifs de montagnes, les rives des lacs, les côtes d'Italie et de Provence en première classe. Aux places réservées nous mettrions Naples, Florence, Séville, Grenade, Gênes, Nice et Monaco ; à cela pas d'objection, car personne ne niera que l'auteur

de la nature a particulièrement soigné certains coins privilégiés, en bâclant rapidement et à la grosse les sites quelconques.

Malgré la puissance d'observation, de pénétration, d'intuition ou même d'imagination de la science moderne, pénétrera-t-on jamais le grand mystère de la Genèse, retrouvera-t-on la signature ou les marques de l'auteur ?

Il est, dans tous les cas, bien évident — soit dit sans l'offenser — que le grand décorateur à qui nous devons la Méditerranée et ses côtes a



UN COUP D'ŒIL PAR LA PORTIÈRE.

pris des collaborateurs pour la besogne courante ; la Sologne et la plaine Saint-Denis sont l'œuvre de ces collaborateurs, simples peintres en bâtiments sans doute, tandis que le site de Monte Carlo est tout entier de main d'artiste. C'est le chef-d'œuvre de cette suite de chefs-d'œuvre qui borde la mer bleue de Toulon jusqu'à Gênes ; M. Garnier y a travaillé, mais en somme il avait trouvé tout fait le cadre de son palais de la Roulette.

Entre Fréjus et Monaco, pour le voyageur en chemin de fer, la Méditerranée reste l'éternelle toile de fond, mais les décors des premiers plans changent à vue à toute minute ; ce ne sont que criques, baies, îles, presqu'îles, chaos de roches rougeâtres déboulant des hauteurs jusqu'aux flots, pentes couvertes de ces pins d'Italie d'une si puissante élégance, ravins où de

minces petits torrentins dégringolent comme des fous de roc en roc, pour aller se faire boire par la première vague, petites baies où des franges d'écume viennent tranquillement se rouler sur le sable jaune.

C'est, de tunnel en tunnel ou de courbe en courbe, un tableau nouveau, plus étonnant d'ensemble et plus amusant de détails que le précédent, relié à celui qui suit par quelque promontoire rocailleux, tout en haut duquel les derniers arbres des forêts de l'Esterel accrochent les quelques flocons de nuages perdus, qui voltigent dans le ciel bleu, légers comme la fumée d'une pipe de capitaine marseillais.

Et toujours comme cela. Au large courent des bateaux à voiles blanches où s'estompent des îles à silhouettes déchiquetées. Le chemin de fer parfois longe la mer de façon presque inquiétante, les vagues écornent les remblais et font surplomber les rails. Des villas blanches semées aux bons endroits mettent une note gaie dans le paysage. Dans l'éclaircie d'une baie minuscule des maisons de campagne apparaissent sur des blocs de rocher cernés à peu près de tous côtés par l'eau ; les propriétaires sont presque des insulaires et pourraient, le jour où leurs opinions politiques se sentiraient froissées, couper leurs ponts et proclamer fièrement leur indépendance.

A Cannes l'horizon s'élargit soudain. Encore un panorama, celui du golfe de la Napoule qui en vaut bien un autre, avec l'éparpillement des villas et castels de Cannes, les îles Lérins, Sainte-Marguerite et Saint-Honorat.

Cannes est encore une colonie de la Old England. Sur la longue plage plantée de petits palmiers-plumeaux et dans les rues de la haute ou basse ville on ne rencontre que la poussière et les Anglais, gentlemen et gentlewomen, sportsmen, révérends, joueuses de lawn-tennis, tous les types du *Punch*, les jeunes personnes serrées à se casser en deux à la taille ou moulées dans les jerseys de laine, les petites filles en longs cheveux flottants et les garçons en mousses du *Belléophon* avec des chevrons et les armes de la reine sur le bras. La langue nationale est l'anglais, et s'il existe des Cannois, ils sont cochers de fiacre ou restaurateurs.

Une promenade dans le quartier anglais sur les pas des misses en tablier de lawn-tennis est chose agréable. Des villas en nombre imposant, reliées entre elles par des treillages de rosiers, couvrent les hauteurs depuis le château des Tours, grand castel troubadour à créneaux, perché dans les



minces petits torrentiels dégringolent comme des fous de rocs en roc, pour aller se faire boire par la première vague, petites baies où des franges d'écorce viennent tranquillement se rouler sur le sable jaune.

C'est, de tunnel en tunnel ou de courbe en courbe, un tableau nouveau, plus étonnant d'ensemble et plus amusant de détails que le précédent, celle à celui qui suit par quelque promontoire rocailleux, tout en haut duquel les décids et arbrés des Forêts de l'Estrel accrochent les quelques froufrous de nuages perdus, qui voltigent dans le ciel bleu, légers comme la fumée d'une pipe de capitaine marseillais.

Et toujours comme cela. Au large courent des bateaux à voiles blanches où s'estompent des îles et îlotons déchaquetés. Le chemin de fer parfois longe la mer de si près qu'il paraît presque disparaître, les vagues écornent les remblais et font surplomber les rails. Des côtes blanches vives aux bords sautoirs soulèvent une note gaie dans le paysage. Dans l'éclaircie d'après-midi minuscules des maisons de campagne apparaissent sur des blocs de rocher cerués à peu près de tous côtés par l'eau; les propriétés se ressemblent presque des insulaires et pourraient, le jour où leurs propriétaires se sentiraient froissés, réclamer leur indépendance.

À Caping l'horizon s'élargit soudain. Encore un panorama, celui du golfe de la Napoule qui en vaut bien un autre, avec l'éparpillement des villas et castels de Caping, les îles Lérins, Sainte-Marguerite, et Saint-Honorat.

Canes est encore une colonie de la Old England! Sur la longue plage plantée de petits palmiers-plumiers et dans les rues de la haute ou basse ville on ne raconte que la poussière et les Anglais, gentlemen et gentlewomen, sport-men, révérends, jouisseurs de lawn-tennis, tous les types du *Punch*, les jeunes personnes serrées à se casser ou deux à la salle ou monées dans les jerseys de laine, les petites filles en longs cheveux flottants et les garçons en mousaca du *Belléophon* avec des chevrons et les armes de la reine sur le bras. La langue nationale est l'anglais, et s'il existe des *Canards*, ils sont cochers de fiacre ou restaurateurs.

Une promenade dans le quartier anglais sur les pas des misses en tablier de lawn-tennis est chose agréable. Des villas en nombre imposant, reliées entre elles par des treillages de rosiers, couvrent les hauteurs depuis le château des Tours, grand castel troubadour à créneaux, perché dans les

LA VIE ÉLÉGANTE



G. Decaux Edit.

A MONTE CARLO

Imp. A Quantin



arbres au-dessus du ravin où le Riou se cache sous un enchevêtrement de lianes.

De l'autre côté de Cannes, d'autres villas s'échelonnent sur les rochers et dans les bois d'oliviers jusqu'au golfe Jouan, où l'escadre cuirassée stationne généralement quand elle n'est pas à Villefranche — ou ailleurs.

C'est surtout entre Nice et Monaco que la ligne déploie le plus de coquetteries; un bon tramway irait plus vite, mais on ne se plaint pas de la lenteur d'un train quand il vous donne le temps d'admirer — l'eût-on



LES JOUEURS DE LAWN-TENNIS, A CANNES.

déjà vu quinze fois — l'étroit fiord de Villefranche aux pittoresques maisons trempées dans la vague, les escarpements féroces de Beaulieu ou la péninsule monégasque s'allongeant le plus loin possible en mer.

Monte Carlo! Les trains bondés au départ de Nice se vident instantanément. A part les voyageurs pour l'Italie, tout le monde descend. Désir effréné de perdre un petit écu ou martingale infallible en tête, on escalade avec ardeur les jolis escaliers à balustrades qui conduisent au temple. La banque sautera-t-elle aujourd'hui ou sautera-t-on soi-même? Cette dernière supposition est de beaucoup la plus probable. N'importe, la chose faite, nous serons tout entiers au paysage.

Le palais Garnier fait songer aux folles architectures de féerie, c'est

un palais de conte de fées, et de fait il y a du talisman là dedans et du plus puissant. Tout a été prodigué, marbres aux larges taches blanches, faïences étincelantes, sculptures, dorures et ciselures ; ses deux tours, surgissant au-dessus des terrasses parmi les bouquets des palmiers, apparaissent éblouissantes de jeunesse et de richesse, ciselées sur toutes les moulures et portant haut leurs minarets et leurs loges à balcon en saillie.

A l'intérieur même richesse, jolies peintures bien modernes et bien décoratives de Clairin et autres. Foule dans la salle mauresque ; six rangs de personnes autour des tables de roulette. Au lieu de nous ennuyer à perdre, amusons-nous à regarder. Les vrais joueurs ne sont pas tranquillement arrivés à l'heure de la foule, ils sont là depuis l'ouverture, débarqués par le premier train et ils ne s'en iront que par le dernier. Ils ont des chaises au premier rang, pour perdre ou gagner commodément.

Armés du râteau, ils méditent les coups, poussent froidement leur mise, la regardent partir, ou revenir avec des petits, sans se départir d'une froideur de croque-mort. La banque paraît-elle en déveine ou vient-elle de gagner coup sur coup, le moment est venu d'essayer une attaque et les louis roulent et l'on éparpille soigneusement son or, un louis en plein ici, un autre à cheval là-bas, un petit rouleau plus loin. Des dames pointent des petits carnets et notent chaque numéro sorti pour attendre une occasion.... d'emprunter vingt francs à un voisin. Quelques notabilités de la vieille garde, le lorgnon à l'œil, suivent ardemment chaque coup de roulette ; c'est la dernière passion : quand on ne fait plus sauter les cœurs, il reste la banque qui saute moins facilement, hélas !

Les types abondent : le joueur d'occasion, qui ne joue qu'une fois, glisse tout à coup son petit écu et le regarde mélancoliquement filer ; le monsieur qui s'emballe, joue, perd ou gagne sans savoir comment ni pourquoi ; cet autre, très expérimenté, qui vient tous les jours de Nice gagner ses quarante francs et s'arrête sagement. Et le monsieur et la dame, voyageurs décavés, qui se disputent tout bas dans les coins, et les féticheurs et les inspirés, ceux qui pensent ou trouvent tout à coup un numéro et vont risquer quelques louis dessus.

— Madame, permettez, un mot ?.... quel âge avez vous ?

— Monsieur !.... insolent !

— Madame, c'est pour mettre sur le chiffre à la roulette !

Une dame à qui l'on fait cette demande indiscreète n'a pas le droit de

se fâcher, à moins qu'elle n'ait dépassé le chiffre 36; mais qu'elle prenne garde aux erreurs, si le n° 29 qu'elle a donné ne sort pas, cela prouve péremptoirement qu'elle a voulu tricher.



UNE TABLE DE JEU.

Et les croupiers, jardiniers solennels, ratissent toujours, l'or roule et file, les chiffons bleus voltigent; il y a bien quelques gagnants. A ceux-là les croupiers entre deux coups de râteau envoient les louis un à un, du bout des doigts, avec une dextérité quelque peu dédaigneuse.

1.

6

Vite un peu d'air frais sous les palmiers des terrasses. O aveuglement du décafé ! Partout, autour du palais de la roulette, des buissons de cactus épineux, des pointes d'agaves, des paquets de plantes exotiques, hérissées et barbelées comme les végétations de fer que l'on accroche comme défense



A CANNES.

aux grilles ou aux balcons. Qui s'y frotte s'y pique, disent ces plantes aussi symboliques que tropicales.

Heureusement, le site de Monte Carlo est assez beau pour donner des distractions même à un ratissé de la salle mauresque. C'est l'endroit le plus réussi de la décoration ; les terrasses à balustrades blanches descendent mollement vers la Condamine, belle rangée d'hôtels qui borde la plage, jusque sous le rocher de Monaco dont on aperçoit à cinq cents mètres les raides escarpements couronnés de remparts, de pittoresques maisons, de tours coiffées de verdure avec le palais des Grimaldi dominant le tout.

La fusillade du tir au pigeon retentit sous les terrasses ; toutes les élégances internationales font cercle pour suivre les exploits des forts

tireurs devant l'Éternel. Nous résisterons au désir de refaire pour la cent millième fois, à propos des pauvres volatiles, les plaisanteries de tradition. Braves pigeons, s'ils croient être les seuls !

Du côté opposé à l'heureux Monaco, la côte se découpe en plusieurs caps pointant les uns derrière les autres. En avant ce sont les bosquets d'oliviers, de grenadiers et de lentiques, parsemés de villas, de petits châteaux étincelants dans leur cadre de verdure, les bouquets de palmiers balançant leur panache par-dessus les murs, les pentes abruptes des premiers contreforts s'allongeant jusqu'à la belle découpe des rochers du cap Martin.

Derrière le cap Martin se dessinent des pentes plus fortes avec des villages haut perchés et des forêts d'oliviers accrochées aux flancs rouges de la montagne. La ville de Menton est là, cachée dans ses superbes cultures d'orangers et de citronniers, et tout à fait au bout, à l'extrémité du cap Sant' Ampeglio, ces taches blanches, c'est l'Italie et Bordighera.

Cette toute petite ville, pour ne pas dire ce village, est un bel échantillon de l'Italie à deux pas de la frontière; cela donne la note italienne autant et plus que le plus reculé des villages de la Calabre. A première vue Bordighera n'est pas composé de maisons, c'est un tas de pierres agglomérées au sein duquel circulent quelques couloirs forés dans le moellon; au lieu de rues, de simples corridors couverts, noirs et horriblement frais, percés de soupiraux, plutôt que des fenêtres, et dégringolant en cascade vers des échappées de ciel.

On entre dans les corridors de Bordighera par une vieille porte rôtie par le soleil et l'on circule ainsi presque dans les maisons, au milieu d'une

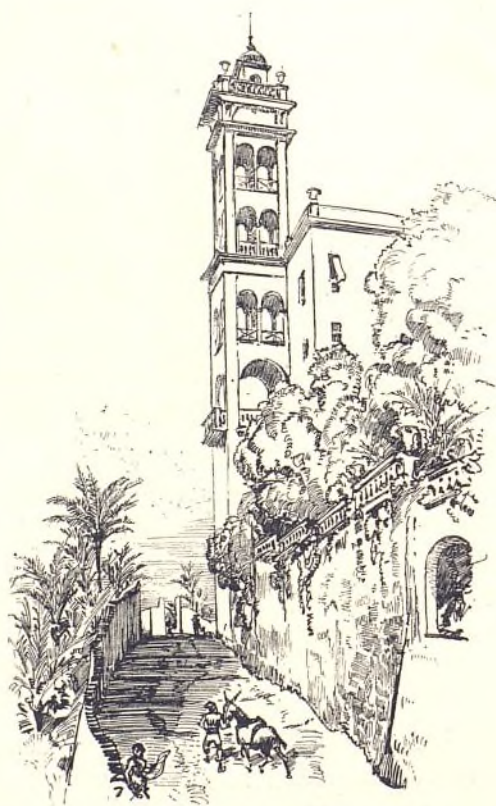


A BORDIGHERA.

population très couleur locale, dont les hommes ont des bonnets rouges et dorment au soleil hors de la ville, sur une terrasse d'où l'on embrasse vingt lieues de mer, et dont les femmes filent la laine de façon très picturale, l'antique fuseau à la main.

Outre la fameuse forêt de palmiers de Bordighera, on visite aussi la villa Garnier admirablement placée sur un escarpement à mi-côte, et découpant sur le bleu du ciel une haute tour ajourée jusqu'au faite par des arcades; ce bijou architectural est enchâssé dans de magnifiques jardins étagés, remplis d'orangers et de palmiers au tronc embroussaillé de roses.

A. ROBIDA.



LA VILLA GARNIER.



## LE COSTUME ACTUEL

Avant toute chose, je vous préviens, messieurs, que cette étude ne vous concerne pas. L'élégance n'a rien à démêler avec votre façon de vous costumer. Êtres essentiellement pratiques, ennemis de toute gêne, méprisant tout souci de vous-mêmes, il semble que depuis un siècle le genre masculin se soit plu à s'enlaidir, à accentuer chacune de ses imperfections, à souligner ses disgrâces. Repoussant tout inutile embarras, son unique préoccupation est celle de ses aises, et la galanterie de ses ajustements est bien la moindre de ses prétentions. Je ne sais quel esprit chagrin a inventé les deux sombres tuyaux qui forment un pantalon, les pans maladroits et ballottants, pudique appendice de ce qu'on appelle vulgairement « l'habit à queue de morue », et le couvre-chef incommode dont la hauteur monumentale a remplacé le joli tricorne d'antan.

Depuis 89 l'homme a réclamé au nombre de ses privilèges celui d'une complète inélégance. Parmi ses libertés, celle qui lui est la plus chère est l'abdication de toute coquetterie. En vain les muscadins et leur amusante mascarade ont protesté contre le démocratisme de l'habillement nouveau. Rejetés dans l'antique friperie, les « satins brochés et les habits brodés », les uniformes somptueux dont chaque bouton renfermait la rançon d'un roi, s'en sont allés rejoindre le pourpoint de velours, les crevés de brocart et les collerettes à la Buckingham, qui furent leurs aïeux.

La cravate détrôna le jabot, ce joli jabot de valenciennes ou de malines dont les mousseuses écumes glissaient sur le satin du gilet, légèrement poudrées de quelques grains de tabac. L'épée des gentilshommes remonta dans la panoplie, côte à côte avec la dague surannée et les brillantes armures des chevaliers légendaires.

La rusticité des ajustements devint une vertu civique. On se fit gloire de s'embourgeoiser, et il sembla que la galanterie de la parure dût indiquer

la décadence, l'efféminement de la race. Si je voulais philosopher, je dirais au contraire que la tenue a déchu en raison opposée de notre puissance native, que l'habit bien souvent « fait le moine », et que, comme noblesse, richesse oblige.

Mais laissons l'homme à sa laideur. C'est trop longtemps nous occuper de cet ingrat, si peu soucieux de nous plaire. Il se venge, dit-il, par la séduction de l'esprit. La nôtre est la beauté, cette poésie suprême, fleur bénie tombée des mains de Dieu, dont le radieux éclat console les souffrances, efface les douleurs.

La beauté, dans tous les siècles, fut souveraine. Mais aujourd'hui, dans notre civilisation si quintessenciée qu'elle épouvante certains pessimistes, la beauté, dis-je, est insuffisante. C'est quelque chose d'être jolie : ce n'est que la moitié de la séduction. Le luxe est devenu le complément indispensable de la beauté, mais un luxe intelligent, affiné, exquis, dirigé par le goût le plus délicat.

La femme, comme la fleur, a besoin pour s'épanouir d'une atmosphère spéciale. Il est d'agrestes filles d'Ève dont les formes plantureuses se détachent en merveilleuses silhouettes sur l'horizon bleu de certains pays privilégiés : la Française, la Parisienne surtout, n'est pas de celles-là. Sa beauté frêle, presque débile à force de civilisation, exige un cadre qui la fasse valoir. Le milieu, d'ailleurs, est indispensable à tous les chefs-d'œuvre de l'art humain : ceux dont l'origine remonte à Dieu rayonnent seuls par leur propre splendeur.

Or la femme actuelle, dont l'ancêtre naquit à la parole divine, est devenue une œuvre purement humaine. La forme disparaît en quelque sorte dans le joli chiffonnement du costume moderne, qui corrige tant d'imperfections, additionne ou supprime tant de choses ! L'art y perd à coup sûr, mais non la séduction : que de grâce dans la coquetterie d'un retroussé, que de charme dans cet arrangement provocant et bavard qui conte si gentiment ce qu'il prétend voiler.

Un pied nu, taillé dans le marbre par un ciseau divin, est un adorable joyau. Mais que d'attraits dans une pantoufle effilée détachant une cheville d'Andalouse, ou dans la bottine friponne soulignant le mollet, cambrant le cou-de-pied, soulevant sur son talon pointu le pied mutin, léger comme un oiseau, qui effleure la terre sans s'y poser.

Le costume a donc pris une place très grande dans l'art moderne.

Mais, suivant en cela l'esprit du siècle qui, en fait de tendances artistiques, est bien plus un siècle de résurrection qu'un siècle d'invention, la femme a soigneusement étudié le passé, s'inspirant de ses devancières, les interrogeant, leur dérobant chacune de leurs grâces pour se les approprier à elle-même.

Aussi le costume d'aujourd'hui est-il une vraie *tour de Babel*. Chacun de ses ajustements est l'épave d'une élégance disparue. Et de ces éléments divers, nous avons composé un ensemble parfait.

Nous sommes à coup sûr au-dessous de la splendeur de nos aïeules. Nous n'avons ni leur beauté ni leur magnificence. Nos mœurs et nos fortunes, aussi bien que l'affaiblissement de la race, font de nous des pygmées à côté de ces créatures merveilleuses. Mais laquelle, parmi les plus célèbres, posséda le charme décevant de cet être délicat, intelligent, adorable jusques en ses défauts, qu'on appelle « la Parisienne », cette jolie poupée qui inspira tant de poètes? Sur ses lèvres roses voltigent, ainsi qu'une volée d'hirondelles jaseuses, les strophes légères qui la racontent si bien :

Je voudrais n'avoir de soucis au monde  
Que ma taille ronde,  
Mes chiffons chéris,  
Et de pied en cap être la poupée  
La mieux équipée  
De Rome à Paris!

Coquette, elle l'est par nature et par tempérament; et c'est son charme suprême :

Si mon fin corset, si souple et si juste,  
D'un bras trop robuste  
Se sentait serré,  
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle  
Qu'un bout de dentelle  
N'en fût déchiré.

Mais aussi, la pauvre a les vertus de ses défauts; quoi qu'on en dise, elle est fort calomniée. Il la connaissait bien, son poète, quand il lui disait :

Quand on est coquette, il faut être sage.  
L'oiseau de passage,  
Qui vole à plein cœur

Ne dort pas en l'air, comme une hirondelle,  
Et peut d'un coup d'aile  
Briser une fleur!

Toute Parisienne, quelle que soit sa condition, est élégante. Sa robe de percale possède d'indicibles coquetteries. Toujours elle est bien chaussée, et la moins fortunée se coiffe avec un goût incroyable, devinant ce qui lui sied et mettant dans l'arrangement de ses cheveux une science inouïe. Nulle au monde ne s'habille comme elle et ne porte ainsi la toilette. Mais, sans nous occuper de la femme, revenons à ses ajustements : une partie d'elle-même, peut-être : faut-il dire la meilleure ?

Le costume actuel, avec ses raffinements exquis, n'est pas l'œuvre d'un jour. Il y eut un long tâtonnement. Jamais l'habillement féminin ne subit tant d'informes ébauches que dans le commencement de ce siècle. Il fallait être bien jolie pour supporter la parodie grecque du premier Empire, les manches à gigot de la Restauration, les vêtements bourgeois et ridicules de 1830, et la crinoline qu'inventa l'impératrice Eugénie.

C'est seulement aux dernières années de l'Empire que Worth, l'immortel couturier, donna l'impulsion d'une véritable *renaissance*.

Depuis, que de progrès ! Les disciples se sont empressés. La femme, devenant sa propre couturière, a fait son œuvre de sa beauté. Elle s'habille désormais comme le peintre colore son tableau, amoureusement, guidée par l'ineffable sentiment de l'harmonie, par le culte d'elle-même.

La Révolution avait dispersé aux quatre vents de son épouvante toutes les splendeurs du passé ; recueillant tous ces haillons dorés nous en avons reconstitué un art supérieur à ses devanciers, un tout merveilleux mis au diapason de l'existence moderne. Une vraie « Tour de Babel », je l'ai dit. Les peuples exotiques comme les siècles morts y ont apporté leur contingent de folles fantaisies ; le faste de l'extrême Orient lutte de somptuosité avec celui de la cour des Valois, tandis que les jupes castillanes, frémissantes sous leurs noires dentelles, rivalisent de coquetterie avec les bouffantes légèretés des réminiscences de Trianon.

Mais, comme jamais un goût plus fin ne régna sur le monde, dans cet amas de chiffons clinquants nous avons choisi les plus gracieux, repoussant l'inutile, et corrigeant l'imparfait. Nos « vertugadins », à coup sûr, sont plus mignons que ceux de nos devancières. Si nous avons emprunté aux belles châtelaines du temps d'Isabeau leurs corselets de velours et leurs



TOILETTE DE DINER

*La Vie élégante.*

Typ. A. Quantin.

Ayuntamiento de Madrid



TOILETTE DE DINER

*La Vie élégante.*

Typ. A. Quantin.

tresses emperlées, nous leur avons laissé leurs souliers à la Poulaine et leur Hénin fantastique, posé sur leurs blondes chevelures ainsi que la tour écrasante de quelque cathédrale gothique. Si le feston frissonnant des paniers endentelés à la Marie-Antoinette, les roses enguirlandées et les étoffes fleuries, la grâce mignarde de cette époque nous ont tentées, ce n'est pas une raison pour que nous adoptions l'incommensurable largeur de certaines robes de gala, les coiffures en « frégate », en « fusée », en « parc anglais », etc., avec leur accompagnement de légumes, de plumets, de panaches, et leur grotesque surchargement.

De chaque époque, en effet, nous devons prendre ce qui est réellement gracieux, artistique ou seyant. Ce n'est pas une raison parce qu'une chose *est* ou bien *a été* à la mode pour que nous l'acceptions. Le vulgaire seul a de ces préventions. La femme de goût puise ses conceptions dans les fantaisies précédentes ; elle se les identifie, les applique à sa personne, à son genre de beauté, à ses façons, à ses habitudes, à elle-même enfin. Mais avant toute chose elle fuit le « convenu ».

Le XVIII<sup>e</sup> siècle et la cour des Valois sont les deux grandes inspirations qui ont guidé le costume moderne. Brunnes ou blondes, femmes à la Rubens ou femmelettes à la Watteau, trouvent là un vaste champ où elles peuvent glaner maintes coquetteries. Les extravagances du Directoire ont séduit quelques jolies blasées. C'est que les femmes de ce temps se rapprochaient déjà de celles d'aujourd'hui. Leur grâce un peu fluide, leurs moqueuses élégances et leur crânerie toute mignonne touchent de bien près à notre beauté délicate, encore distinguée, mais dépouillée de la majesté et des hautes allures qui avaient survécu même aux bergerades très décolletées de la Régence.

Les fantaisies ne manquent pas dans tous ces styles divers. L'essentiel est de ne les point mélanger. En traduisant une époque, le costume doit lui conserver sa pureté. Il n'est pas défendu de broder mille variations avec le thème primitif. Mais encore faut-il se garder de tout choquant amalgame. Une veste Louis XV, qui s'ouvrirait sur une gorgerette à la Médicis, serait absolument ridicule, et je ne connais rien de plus déplaisant qu'une robe à la grecque sous le feutie empanaché des frondeuses. Les brocarts du Japon, tout craquelés d'or, éblouissants dans leur féerique coloris, se retroussent d'une façon charmante sur les jupes mousseuses de la Pompadour : ils hurleraient dans l'emperlement d'une toilette à la Valois.

Le costume actuel n'est donc point homogène. Il n'y a pas, à proprement parler, de *mode*. Chacune s'habille à son gré, pourvu que ce soit avec tact. Dans le même salon se rencontreront une muscadine avec une duchesse de la cour du grand roi, une marquise de Trianon avec une princesse du temps de la Ligue; chacune perfectionnée, moins luxueuse, mais plus coquette que le type primitif, mise à la mesure de notre époque.

Laquelle sera la plus gracieuse? à coup sûr, celle qui aura le mieux pressenti sa propre nature, celle dont l'instinct subtil aura délicieusement fondu sa beauté avec son habillement.

Pascal, il y a bien longtemps, a défini l'identité de l'œuvre avec l'individu par cet adage : « Le style, c'est l'homme ».

Je dirais volontiers : « le costume, ce doit être la femme ». Confondrez-vous en effet l'allure fine, aristocratique, naturellement élégante d'une patricienne, avec l'étalage charmeur, provocant, voluptueusement exquis d'une fille entretenue? La bourgeoise, même habillée par la meilleure de nos couturières, ne se trahira-t-elle point par quelque inélégance, un oubli, une raideur, un diamant trop volumineux, que sais-je?

L'élégance vraie est un art difficile. On le possède par instinct, on l'apprend avec peine. Il se compose de mille riens inapparents, qui sont en quelque sorte son âme elle-même. C'est une langue à part, qui ne se parle que dans certains milieux et qu'ignore la foule. J'étais il y a quelque temps au théâtre. Une femme fort richement parée trônait dans la loge voisine de la mienne. Très correctement habillée, une imperceptible nuance la classait hors du monde; une nuance si petite que je ne saurais l'indiquer. Cela se devinait mieux que cela ne s'explique. Au bout d'un instant, un homme vint la saluer dans sa loge, rien de plus naturel? Eh bien, non. Car la femme, outrée du sans-*façon*, fit une scène des plus amusantes au survenant parce qu'il n'avait pas frappé avant d'entrer.

Elle était classée, n'est-ce pas?

Ceci regarde l'éducation et non le costume. Mais en ce cas, l'un va avec l'autre. Sans doute, la robe avait de trop riches boutons, le gant n'était pas de la bonne marque, la petite capote, un peu printanière, manquait d'ensemble avec la saison.

Pour ne parler que du costume proprement dit, c'est-à-dire la robe, le manteau, le chapeau, les trois pièces principales de l'habillement, la science, après que l'art les a choisis, est de les appliquer aux heures et aux

circonstances. On ne s'habille pas pour un dîner comme pour aller au bal, ni avant midi comme à deux heures ou à quatre. Ce sont ces démarcations que nous étudierons très spécialement ici, car elles sont la moitié de l'élégance.

La femme et la jeune fille, la mère et l'aïeule ne doivent point porter le même vêtement. C'est le défaut moderne d'avoir si bien confondu — ou plutôt oublié — les âges que la parure devient un uniforme. Vous verrez dans un bal une femme de soixante ans tout de rose habillée, tandis que les fillettes de quinze ans dédaignent la « sainte mousseline », jadis leur apnage exclusif.

Le teint, l'embonpoint, la chevelure, sont autant de raisons pour se vêtir d'une façon diverse. Cela fait rire de voir certaines femmes colosses s'arrondir dans des paniers extravagants, et de maigres créatures serrées dans des robes collantes, à l'Agnès Sorel, qui exigeraient la perfection d'une Vénus de Milo.

Le Pompadour convient aux beautés délicates, mignonnes, fraîches, aux blondes et aux rieuses.

Le style de la cour des Valois aux brunes altières, aux femmes grandes, divinement moulées, aux tailles élevées, aux allures à la Junon, majestueuses et calmes.

Les fantaisies coquettes de Trianon s'harmonisent aux minois fripons, chiffonnés, tout roses sous la brume dorée des cheveux blonds. Les excentricités de 98 aux brunes piquantes, agaçantes, à celles dont la figure éveillée porte « cette beauté du diable », inventée par les Parisiennes, qui presque toutes sont « plus et moins que jolies ».

Mais le costume ne se compose pas seulement de ce qui est extérieur. Les *dessous* occupent, au contraire, une très large place dans l'élégance moderne. Hélas ! il faut l'avouer, c'est d'en bas que ces raffinements sont montés jusqu'à la patricienne, aujourd'hui si exquisement délicate, si épicurienne et si voluptueusement coquette en ce qui concerne la partie cachée de ses ajustements.

Autrefois, c'est-à-dire il y a moins de quarante ans, la femme honnête, quel que fût son rang, était absolument ignorante de ces recherches. Les femmes de Balzac portaient du linge de fine toile de Flandres : à peine si une valenciennes mettait une transition adouci entre l'éclat trop cru du linge et celui de la peau qui s'en trouvait terni. Le linge de soie

eût semblé un opprobre; les coulisses enrubannées, une dépravation; les jarretières fleuries, une débauche; les chemises transparentes, grandes comme la main, si décolletées qu'on ne sait où elles commencent ni où elles finissent, une prostitution.

Les maris d'alors eussent jeté de beaux cris en retrouvant dans l'alcôve nuptiale les mêmes nuages de dentelles laissés au lit de la courtisane. Et la vierge rougissante ne connaissait de voiles que la chaste tunique de lin, celle que ses aïeules filaient de leurs mains blanches et qui, dans la corbeille de noces, resplendissait au milieu de robes d'écarlate, du point de Bruges, de la broderie vénitienne et des bijoux féériques, entre le diadème et la ceinture orfèvrée des classes nobles.

Ce sont les filles fameuses du dernier empire qui, en jouant les grandes dames et en se mêlant aux *cocodettes*, — ces bâtardes du monde qui posaient un pied dans la galanterie et l'autre à la cour — ont appris à ces dernières tous les secrets de leur luxe exquisement corrompu.

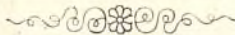
Et cela est devenu l'un des traits distinctifs de notre élégance, qui se distingue des précédentes par le soin des détails, extérieurs ou cachés. Elle comprend, en dehors de la question « linge », mille accessoires inappareils au vulgaire, riens charmants dont l'assemblage décèle la femme vraiment délicate. C'est ce que nous appelons le « bibelot » de la toilette, nous qui avons fourré le bibelot un peu partout.

Comme ce sont ces détails qui constituent la parure vraiment soignée, nous consacrerons à chacun un chapitre spécial, dans lequel nous décrirons sa coquetterie et nous indiquerons son à-propos.

Pour aujourd'hui, résumons en trois lignes les règles qui dirigent une femme élégante :

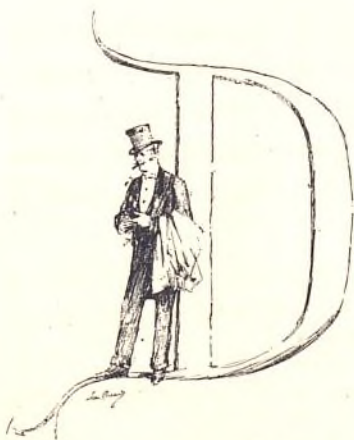
1° Le choix intelligent de la parure; 2° la science d'approprier la toilette aux heures et aux circonstances; 3° la minutie et la recherche des détails concourant à l'harmonie de l'ensemble.

STELLA.





## LES PEINTRES DE LA VIE ÉLÉGANTE



DIDEROT, l'homme du paradoxe pour le paradoxe, avait une horreur profonde pour la modernité dans l'art, pour la date précise, le milieu déterminé, le costume qu'il portait ou qu'il voyait porter aux autres. Il ne trouvait rien de galant ou de chevaleresque dans les paniers de nos grand-mères, dans les habits de nos grands-pères.

Imaginez, disait-il, « en un tas à vos pieds, toute la dépouille d'un Européen, ces bas, ces souliers, cette culotte, cette veste, cet habit, ce chapeau, ce col, ces jarretières, cette chemise ; c'est une friperie. La dépouille d'une femme serait une boutique entière. L'habit de nature, c'est la peau ; plus on s'éloigne de ce vêtement, plus on pêche contre le goût. Les Grecs, si uniment vêtus, ne pouvaient même souffrir leurs vêtements dans les arts. Ce n'était pourtant qu'une ou deux pièces d'étoffes négligemment jetées sur le corps.

« Je vous le répète, il ne faudrait qu'assujettir la peinture et la sculpture à notre costume pour perdre ces deux arts si agréables, si intéressants, si utiles même à plusieurs égards, surtout si on ne les emploie pas à tenir constamment sous les yeux des peuples ou des actions

déshonnêtes ou des atrocités de fanatisme, qui ne peuvent servir qu'à corrompre les mœurs ou embéguiner les hommes, à les empoisonner des plus dangereux préjugés. »

Cette manière d'envisager le côté spirituel, vivant, passionné, tout de prime-saut et d'élan de son temps, nous surprend d'autant plus de la part de Diderot qu'il fut, sans le savoir, un peintre de mœurs exquis à ses heures, surtout dans sa correspondance avec M<sup>lle</sup> Volland, où le platonisme de son amour s'épanchait en épîtres brûlantes. D'un crayon charmant, il a esquissé en ces lettres les physionomies pétillantes des écrivains, des philosophes, des encyclopédistes, des femmes savantes sans pédanterie, affectueuses sans pruderie, qui formaient la société intelligente du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il nous les a montrés, soit à Paris, soit dans ces châteaux qui entouraient la banlieue de la capitale, dans l'intimité troublante du tête-à-tête littéraire ou scientifique, dans le déshabillé provocant des polémiques courtoises.

Ce Diderot, qui arrête d'un mot, qui précise d'une pensée, qui accentue d'une phrase, qui met aux portraits qu'il peint en pied le coup de pinceau tourmenté d'un Caffieri, dédaigne l'expression d'un art qui eût complété la tâche des écrivains, la sienne propre, et servi dans leurs travaux ces investigateurs qui, à distance, étudient de haut toute une période de l'humanité.

Diderot feint d'oublier que les Holbein, les Véronèse, les Titien, les Rembrandt ont été puissants en reportant sur leurs toiles les êtres qui s'agitaient autour d'eux; qu'un Terburg, un Pieter de Hoog, un Metz, un Miéris, un Chardin enfin ont raconté, les uns avec l'éloquence du génie, les autres avec la persuasion du talent, des scènes qui portent le millésime d'une année, la marque d'un siècle et qui en sont comme les témoins irréfutables; qu'à côté de lui, dans l'atmosphère qu'il respire, les Cochin, les Eisen, les Moreau qu'il dédaigne ont réuni des documents précis sans lesquels les friands de paperasses, les coureurs de Mémoires, les fureteurs et les devineurs d'énigmes historiques eussent souvent échoué au port.

Que dirait donc Diderot en présence de l'évolution qui s'est produite dans l'art de la peinture, de la poussée qu'il a subie, de la voie nouvelle dans laquelle nos artistes l'ont fait entrer et de l'objectif qui les attire?

Le public, dont l'influence s'exerce souvent à contre-sens, qui a des aveuglements cruels et des engouements fous, qui bannit les génies et qui

exalte les habiles ; qui, en un mot, est tout le monde, a, par ses préférences, incité certaines individualités à chercher en dehors des thèmes tout écrits, de traditions faussées, l'intérêt qui se dégage de tout spectacle entrevu, de toute émotion ressentie, de toute action vécue.

Les peintres, en cela, ont suivi l'exemple des littérateurs et beaucoup parmi ceux qu'on renomme ne doivent leurs succès qu'à la supériorité avec laquelle ils interprètent la vie qu'ils vivent. Ils préparent, eux aussi, des *documents humains* propres à édifier plus tard les générations qui nous succéderont. Ils auront apporté ainsi leur contingent dans le travail de recherche sociale qui déjà transforme le roman et le théâtre et qui va faire succéder aux panaches et aux oriflammes d'un lyrisme superbe la précision de nos idées, la rigidité de notre costume taillé dans un drap démocratique !

Nous suivons une impulsion en indiquant la résultante tangible, mais nous n'y applaudissons pas absolument. Nous sommes entraîné dans un orbite à notre corps défendant, car nos sympathies, nos enthousiasmes sont autre part, appartiennent à des manifestations bien différentes de celles que nous notons. Nous gardons notre foi intacte, et nous respectons celle des autres. Nous comprenons que l'art doit sacrifier sur tous les autels — puisque, pour la majorité de ses desservants, ils vivent de l'autel — saluer tous les dieux, attendu que l'art ne peut rester stationnaire sans se stériliser ; qu'il lui faut, chaque jour, partir à l'aventure, à la découverte de nouvelles Amériques, — à la seule condition d'en revenir triomphant.

Dans un tel ordre d'idées nous ne pouvons qu'être impartial. Nous allons ici, dans cette revue, en curieux de nouveautés, dire tout simplement ce que nous pensons de chacun des artistes qui ont entrepris de peindre leur temps, de le peindre avec la femme comme déesse et avec l'homme comme repoussoir. Nous les montrerons partout où leur fantaisie — surtout la fantaisie de leurs modèles, sphinx bien plus terribles que celui qu'affronta Œdipe — les entraînera : dans la joie comme dans le deuil ; au Bois et à l'église, au cimetière et au bal ; sous l'éclat d'un soleil matinal et sous la lueur blafarde des bougies qui vont s'éteindre.

Aujourd'hui, nous allons parler de M. Jean Béraud. Demain, nous irons à Alfred Stevens, à de Nittis, à Claude, à Duez. . . . .

## I

JEAN BÉRAUD

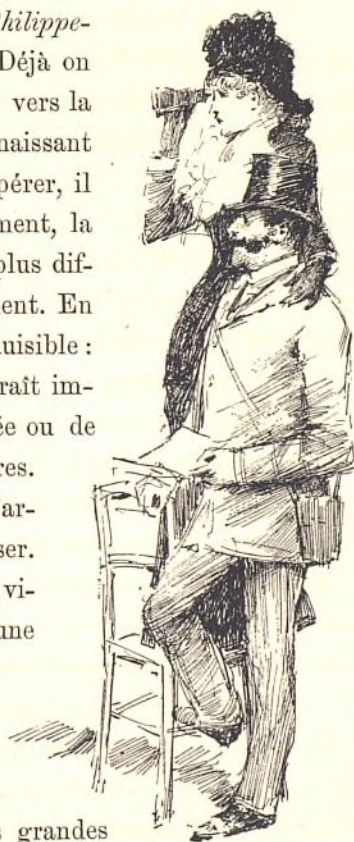
Celui-là, un jeune, est entré hardiment dans la carrière après s'être au préalable débarrassé des défroques du passé ; et quel passé ! Une *Léda* ! Figure bien tournée assurément, d'un dessin, d'un modelé, d'une couleur absolument d'un bon élève. Et de la grâce par-dessus le marché ! Mais après, quelle chute d'Icare de l'Olympe à l'asphalte de nos boulevards ! Rien de cassé, rien de démis ; à peine quelques contusions bien vite disparues. Puis, l'artiste retrouve une santé nouvelle, plus forte, plus vaillante, entretenue qu'elle est par cette atmosphère parisienne qui bientôt deviendra l'air ambiant dans lequel vibrera son talent très personnel.

M. Jean Béraud est né en Russie. Son père, sculpteur de mérite, meurt jeune ; à quatre ans, l'enfant était orphelin. On le ramène à Paris, il fait ses études au lycée Bonaparte, côte à côte avec Detaille. Une fois émancipé du lycée par les diplômes qui permettent à celui qui les a conquis de mourir de faim en beau style et avec décence, le futur peintre pensait à se jeter dans la mêlée du barreau, visant peut-être un portefeuille d'Excellence ! La guerre de 1870 le ramena à la réalité des choses ; il échangea la robe et la toque de l'avocat contre la vareuse et le béret du rapin.

Bonnat fut le premier maître de M. Jean Béraud ; bientôt ce dernier s'émancipa, et tout de suite, d'instinct, il chercha dans la foule l'inspiration qui pouvait faire vivre l'art qu'il rêvait. La foule ! quelle chose à la fois grotesque et puissante, où tout se mêle, se confond ; aspect solide, brillant, sonore avec tant d'alliages disparates : ici, comédie au large rire ; là, drame concentré ; plus loin, tragédie à faire reculer Shakespeare s'il sortait pour un moment de l'immortalité où il est entré. Il fallait pouvoir discerner dans un tel assemblage, lire dans un tel grimoire, se reconnaître dans un tel désordre. L'artiste regarda. Il fut l'*Homme des foules* d'Edgard Poë. Comme lui, il devisageait « les passants par masses, et sa pensée ne les considérait que dans leurs rapports collectifs. Bientôt, cependant, il descendait au détail et il examinait avec un intérêt minutieux les innombrables variétés de figure, de toilette, d'air, de démarche, de visage et d'expression physiologique. »

M. Jean Béraud acquit de cette manière une rectitude de dessin, une justesse dans les attitudes, une précision de touche, une sorte de ton de vie qui étonnent tout d'abord. Le *Retour de l'enterrement*, qui fut sa première tentative dans la *modernité*, causa quelque tapage parce qu'il était vrai, humain et que chacun s'y reconnaissait. Ensuite vinrent, dans le même ordre d'idées, *Saint-Philippe-du-Roule*, le dimanche; les *Condoléances*. Déjà on voyait le peintre faire un choix et incliner vers la *mondanité*. Il se sent plus sûr de lui et, connaissant dans tous les sens le terrain où il veut opérer, il va choisir, pour n'en plus sortir que rarement, la partie la plus avantageuse, c'est-à-dire la plus difficile. L'objectif sera de réussir brillamment. En deux mots, il va dire ce qui semble intraduisible : le Monde, et tenter de peindre ce qui paraît impossible : la Parisienne en toilette de soirée ou de bal, sous la lumière aveuglante des lustres.

La *Soirée* fut le coup de maître de l'artiste dans la carrière qu'il venait d'embrasser. Qui ne se rappelle ce charmant tableau, si vivant et si spirituel, qui ouvrait comme une éclaircie sur le salon qu'on venait de quitter, qui groupait, avec une habileté d'autant plus grande qu'elle ne semblait pas cherchée, des femmes gracieuses en ces costumes pleins d'art que signent les grandes faiseuses, véritables créatrices, et des hommes pas trop déshérités sous l'habit noir qui semble la livrée de la mode, cette despote! Autre travail herculéen, M. Jean Béraud avait résolu le problème de rendre les effets de lumière nocturne. Ses personnages causaient assis, accoudés à la cheminée, debout au milieu des salons sous les reflets des lampes, en plein soleil des lustres sans crudité, sans tache, sans violence. Ici, des groupes de gandins ou d'hommes graves; là, un couple qui entre, un autre qui regagne sa place après la valse; plus loin, les timides ou les nouveaux venus dans la maison, ces derniers dépaysés, gênés. Là, un diplomate à grande barbe, monocle dans



Jean Béraud

l'œil, gardénia à la boutonnière, donnant le bras à une jolie femme; ici, un cavalier sollicitant auprès d'une jeune fille l'honneur d'une danse; à gauche, un vieux monsieur, tête de général en retraite, qui va traverser le salon. A l'opposé, d'autres types, d'autres *caractères*, des visages sur lesquels nous pourrions mettre des noms.

Le succès de la *Soirée* fut très vif. Il inquiéta même un certain nombre de peintres désorientés par cette interprétation précise d'une époque qui allait rejeter le bric-à-brac de la peinture de genre, telle que jusqu'alors on l'avait comprise, dans le fond du magasin d'accessoires des théâtres de province.

Assurément, M. Jean Béraud tentait une révolution. Il cassait les carreaux et élevait des barricades en plein Salon, pendant que dans la section anglaise des beaux-arts le même symptôme se manifestait. Car, coïncidence particulière, en même temps deux peintres, s'ignorant l'un l'autre, entreprenaient une campagne identique. L'Anglais, c'était M. Gregory, membre de l'*Institut des aquarellistes*.

Notre mémoire, très fidèle, a conservé le souvenir de son tableau, qu'il intitulait *l'Aurore*. On est dans un salon élégant, à la fin d'une fête qui s'est prolongée très avant dans la nuit. Les invités se sont retirés un à un, à l'anglaise; seules, deux personnes sont restées : une femme, une mondaine! et un homme déjà plus tout jeune, mais cependant encore vainqueur. Il tient la pelisse fourrée de la belle et va lui couvrir les épaules. Il ne se hâte pas, continuant un dialogue qui a dû commencer il y a longtemps, être interrompu, puis repris : un madrigal, peut-être une déclaration, une demande de rendez-vous? La femme écoute distraitement, jouant de l'éventail d'une main alanguie. Le cavalier devient pressant, s'approche, s'accoude sur le piano, dans une pose d'une vérité parfaite. Il se sent sûr de lui, il touche à l'aveu désiré! Pendant ce duo le vieux pianiste somnole sur le piano muet, les bougies versent des larmes de cire sur le parquet, et l'aurore, lançant des flèches d'or à travers l'interstice des jalousies, brise, mais lentement, l'éclat pâlissant des lustres.

N'est-ce pas qu'il y a affinité dans la pensée de ces deux peintres, jetant à la même heure, avec des qualités maîtresses, un défi éclatant à l'art conventionnel, ce qui ne veut pas dire à l'art héroïque.

La grande difficulté qu'a dû heurter à chaque minute M. Jean Béraud dans ses tableaux récents : le *Bal public*, le *Petit Salon, au Piano*, et telle



AU BAL

Fac-similé d'un dessin de M. JEAN BÉRAUD

*La Vie élégante.*

Typ. A. Quantin.

autre toile exquise qu'il achève : Coquelin cadet disant un monologue devant un parterre de femmes, — de reines ! c'est celle qu'offre la lumière artificielle du soir. Comme nous questionnions le peintre sur ce thème si plein d'imprévu et d'effets inattendus, il voulut bien nous éclairer, — éclairer est le mot propre ; et voici quelques-uns de ses aperçus :

« La lumière artificielle du soir a surtout pour résultat de simplifier et d'unifier les couleurs. Chaque couleur conserve à peu près son originalité de ton, mais affaiblie. La seule couleur qui se modifie absolument, c'est le bleu, qui pousse au noir gris quand il est originaire du cobalt et au vert quand il est tiré du bleu de Prusse ou du bleu céleste. Dans le cas qui vous intéresse, c'est-à-dire dans les scènes qui se passent entre les murs d'un salon, la grande lumière des lampes et des lustres produit un effet absolument distinct de l'effet des tableaux diurnes ; l'absence à peu près complète d'ombres régulières. La multiplicité des foyers, le soir, pour les tableaux de la vie élégante, supprime complètement les oppositions violentes qui avaient jusqu'à notre époque éloigné les peintres de la reproduction de ces mœurs. Aujourd'hui (et cela ne peut que s'accroître davantage avec le besoin de voir clair la nuit qui est un des grands signes dans la civilisation) il se produit un phénomène de lumière artificielle, que nous pourrions appeler le *plein gaz* pour le comparer au plein air de nos paysagistes actuels.

« La grande difficulté, presque insurmontable, est de rendre les foyers eux-mêmes. C'est à l'artiste de les dissimuler autant que possible. En tout cas, on a bien fait le soleil ; c'est plus fou que de peindre un bec de gaz. »

Mis en goût par cette piquante digression, nous poussâmes M. Jean Béraud plus avant ; nous lui demandâmes de compléter ses idées relativement au but qu'il poursuit. Il entra alors dans un développement très caractéristique des dispositions d'esprit du peintre qui veut travailler le soir :

« L'artiste est obligé de faire ce qui l'impressionne et ce qui l'environne. Quand on habite un centre comme Paris, il est impossible que la vie à étudier s'immobilise à six heures du soir.

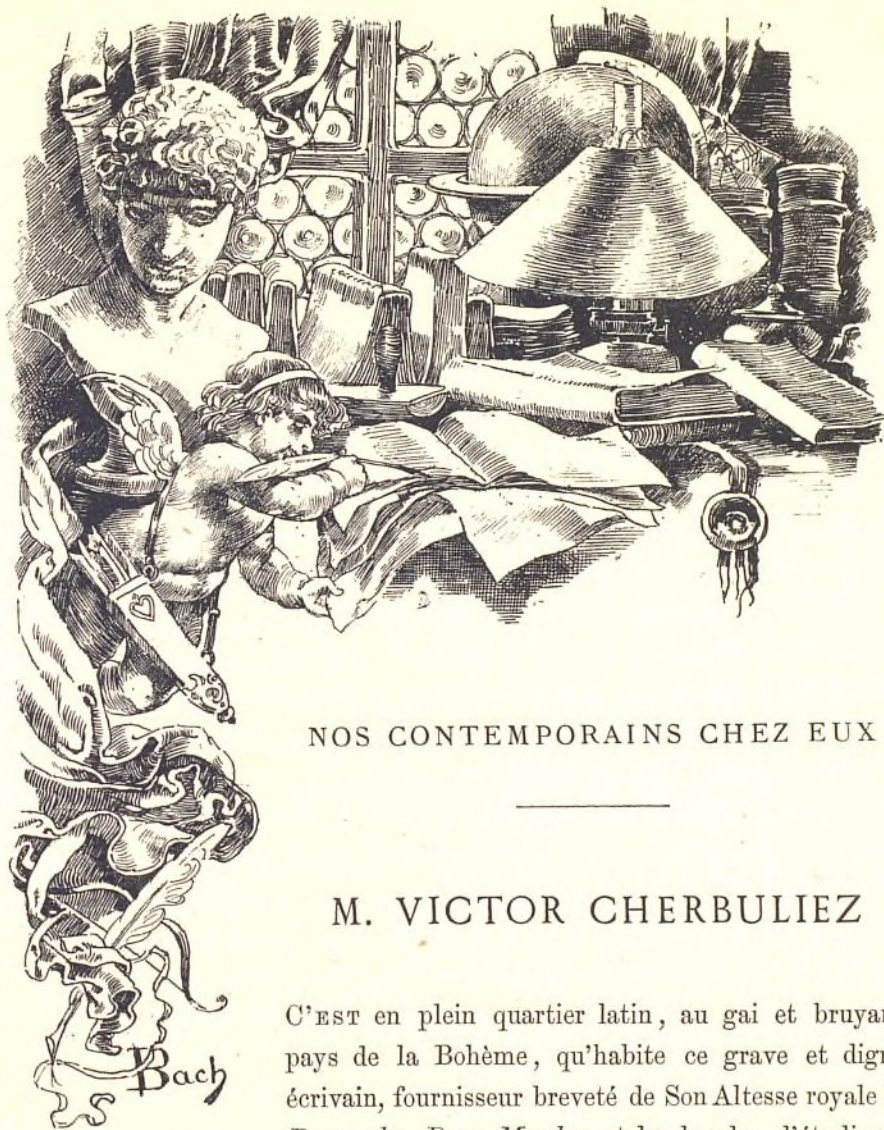
« Le grand empêchement qui a arrêté les peintres dans la reproduction de la vie nocturne, c'est la digestion. Quand l'estomac est plein, l'œil est moins impatient de reproduire ce qui l'intéresse. Que de peintres ont

sans doute reculé devant la peinture si curieuse de ces mœurs, parce que leur volonté était paralysée par leur estomac. Il faut, en effet, vouloir très vivement pour travailler à l'heure où tout se détend autour de soi. De plus, le travail que l'on fait à la lumière artificielle est forcément très incomplet. Il faut le transposer le lendemain pour la lumière du jour, pour laquelle seule un tableau peut être exécuté. Si vous me demandez de conclure (conclure, vertu que Théodore Rousseau déniait aux femmes peintres), je vous dirai qu'il faut beaucoup de volonté et de mémoire. Et ce n'est pas tout. Joignez-y le courage dont il faut s'armer pour travailler au milieu de gens que l'on dérange. Dans les bals publics, dans les cafés-concerts, le monsieur qui dessine ou peint devient un objet de scandale ou de curiosité. Il faut vaincre son sentiment de pudeur artistique pour étudier à côté d'êtres qui prennent à votre œuvre un intérêt des plus gênants. Si l'on ne surmontait ces dégoûts on s'enfermerait chez soi, pour peindre comme les confrères une femme ou une nature morte, ce qui a suffi à quelques-uns pour créer des chefs-d'œuvre, — mais je reste persuadé qu'aujourd'hui il faut autre chose. »

Nous avons tenu à donner, en son entier, cette causerie d'un homme plein d'humour, d'un moderne plein d'ingéniosité, d'un mondain plein de finesse, d'un Parisien à la manière de Montaigne. Elle servira de *post-face* à une étude dont le seul mérite (nous n'en ambitionnons pas d'autre) réside dans la sincérité qui l'a dictée.

EUGÈNE MONTROSIER.





NOS CONTEMPORAINS CHEZ EUX

### M. VICTOR CHERBULIEZ

C'EST en plein quartier latin, au gai et bruyant pays de la Bohême, qu'habite ce grave et digne écrivain, fournisseur breveté de Son Altesse royale la *Revue des Deux Mondes*, et les bandes d'étudiants qui passent en chantant sous ses fenêtres, les rires et les jeux de cette folle jeunesse, cette exubérance de vitalité qui sont pour les habitants de la rive gauche comme l'atmosphère ambiante, n'ont pas de prise sur ce Genevois transplanté des rives de son lac à celles de la Seine, n'ont aucune influence sur cet esprit essentiellement fantaisiste; il est, avant tout, partisan de la théorie de Raphaël sur l'Art. « L'Art, a dit l'immortel peintre du Bambino, a pour but de représenter la nature non pas telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être. » M. Victor Cherbuliez embellit le sujet qu'il traite, et ne peut pas être rangé dans cette secte bruyante d'aujourd'hui, ou plutôt de tous les temps, le naturalisme; on se repose de la réalité en lisant son œuvre, et j'appliquerais volontiers aux romans qu'a

signés le nouvel académicien, cette phrase qui se trouve aux premières pages de *Noirs et Rouges* :

« Il lui sembla qu'on était bien dans cette chapelle, que c'était un « endroit béni entre tous, que l'air y était tiède, qu'on y entendait bourdonner des espérances qui par instants se posaient sur le front des jeunes « filles comme un papillon se pose sur une fleur. »

En effet, le paysagiste qui est dans tout romancier, emploie ici des expressions caressantes, harmonieuses, il a une préciosité aimable de style, une sorte de maniérisme qui ne déplaît point, et ses vues d'après nature ont l'attrait de ces jolies choses burinées dans les keepsakes d'outre-Manche : de la recherche dans l'arrangement sans doute, mais du gracieux dans le faire, du coquet dans la touche.

Victor Cherbuliez, que je ne puis peindre dans le « *magnifique habit à palmes vertes, tout luisant du drap neuf et de la broderie soyeuse couleur d'espérance* », mais bien en veston tout simplement, comme il est dans son *at home*, semble un officier en retraite, quelque capitaine de la ligne, retiré dans une petite ville de province où il va, le soir, faire sa partie de dominos avec d'anciens compagnons d'armes, au café de la Grande-Rue, juste au coin de la rue d'Alsace (dans toute la province, ces deux rues existent). Le nez droit, tombant sur une moustache roide que complète l'impériale au menton, ajoute à la ressemblance; ressemblance physique, rien que physique, car l'auteur du *comte Kostia* n'a pas dans les gestes, non plus que dans la parole, la rudesse du commandement; le timbre de la voix, au contraire, est essentiellement doux, mielleux presque, et un sourire aimable se dessine facilement sur les lèvres fines; le geste est bienveillant; l'homme est affable, d'une bonhomie familiale, d'une simplicité bourgeoise. La conversation, fort intéressante, est nourrie de souvenirs personnels cosmopolites, car l'essayiste politique de la *Revue des Deux Mondes* a beaucoup voyagé, un peu partout, excepté en Russie cependant, bien qu'il prenne ce pays pour scène de ses livres. — Il a été en Orient, connaît l'Allemagne à fond; c'est du reste un ancien élève des universités d'outre-Rhin, d'où il a rapporté une instruction solide et poussée loin, qui lui permet encore aujourd'hui cette exquise jouissance, — lire tous les matins, au saut du lit, du grec dans le texte, et couramment.... De ses pérégrinations, Victor Cherbuliez a conservé nombre de notes, les matériaux de l'écrivain : « Quand j'étais en Espagne, me contait-il, je tenais un journal

quotidien : à Madrid, où l'on se couche très tard, je ne m'endormais jamais sans avoir noté mes observations de la journée ». Chaque artiste a ainsi

AUTOGRAPHE DE VICTOR CHERBULIEZ.

... L'embryologie nous apprend que le développement de l'être humain depuis l'ovule jus qu'à la naissance, reproduit en quelque mesure l'évolution du règne animal dans ses phases successives, et qu'ainsi l'histoire de l'individu est la répétition en raccourci de l'histoire de l'espèce. L'enfant du progrès social comme du progrès dans la nature, rien ne se perd, tout se perpétue, et l'homme du XIX<sup>ème</sup> siècle n'a pas besoin de s'examiner longuement pour découvrir en lui la trace à jamais oubliée de ses premières origines et d'un passé qui lui fait pitié. Ne négligeons pas trop la race africaine; les Africains ne sont pas tous en Afrique. Tu en gratte le plus à vilaine d'entre nous, et l'on trouvera souvent à fleur de peau un Cafre, un nègre blanc, un demi-sauvage, éternel enfant qui rit et pleure sans raison pourquoi, qui adore le paillon, le dérangant et préfère la rassade aux paroles, amoureux des gros plaisirs, du tapage, du tambour, des castagnettes et se grisant de son bruit, fort sot au dîner, fort véridique, très-paraneux et quelquefois très-brutal, prompt à l'espérance, bouillant dans ses caprices, terrible dans ses colères rouges, très-attaché à ses fétiches et toujours prêt à leur casser la tête si il lui arrive de les prendre en faute. N'essayons pas de tuer notre nègre, ni même de faire son éducation, ce serait peine perdue. Ayons soin de lui, et tâchons de lui procurer le temps à autre quelques petites réjouissances, car il est bon qu'il y ait ici-bas du bonheur pour tout le monde, mais ne souffrons pas qu'il se mutine, qu'il s'emparât, qu'il usurpât le gouvernement de la maison. Malheur à qui se laisse gouverner par son nègre! et si d'aventure il porte sceptre et couronne, malheur à ses sujets.

Victor Cherbuliez

ses albums de croquis, le peintre comme le littérateur, où il puise sans cesse des données précises : j'en sais d'étrangement intéressants autant

qu'indiscrets du reste, auprès du Luxembourg, là-bas, dans le coquet logis du « *Petit Chose* ».

J'ai dit, d'une simplicité bourgeoise; ce mot que j'ai appliqué à l'homme, je puis aussi l'appliquer à son chez lui. Rien de ces installations d'artistes modernes, où les tentures étalent leurs plis lourds, où les tapis d'Orient éteignent le bruit des pas, où les statuettes, les bibelots mettent la bizarrerie de leurs formes et la variété de leurs origines, rien de ce fouillis tout coquet et voulu que l'on trouve à l'Avenue de Villiers, dans ces nids luxueux de la plaine Monceaux. Le cabinet de travail dans lequel s'élabore, sur un bureau droit où l'on écrit debout, comme celui de Hugo, la copie *ad usum Buloxi* est une petite pièce étroite, dont les murs sont presque entièrement couverts de livres étagés sur des rayons; au milieu des reliures diverses, tout un casier est occupé par les volumes de la *Revue* brochés en leur couverture orangé pâle; un seul panneau, en face la glace de la cheminée, est vierge de bouquins et a reçu quelques cadres, un portrait de Dante jeune, reproduction photographique d'une fresque découverte à Florence il y a quelques années, — un profil moins accentué que la silhouette légendaire; l'amertume et la douloureuse désespérance de la figure populaire n'ont pas encore mis leur empreinte à cette tête jeune, toute rêveuse et toute mélancolique; de chaque côté, avec quelques peintures les entourant, une photographie de la Vénus de Milo et un plâtre de la cavalcade du Parthénon, le fragment précisément qui a inspiré à Victor Cherbuliez son premier ouvrage, *le Cheval de Phidias*; enfin un médaillon de Berlioz donné par le fils aux amis de son père, et, dans un petit cadre de bois, un morceau de tissu grisâtre, du lin effiloché, venant de la chemise du Tasse, accompagné d'une épigraphe autographiée de Lamennais qui en affirme l'authenticité.

En ce réduit étroit et simple, on sent que doit s'écouler une vie tranquille, dans laquelle on marche toujours d'un même pas régulier; ces murs ne doivent pas être témoins d'emportements, de fièvres, de passions, d'insomnies douloureuses, d'inspirations brusques, non; le romancier, après avoir fait son premier déjeuner — du grec dans le texte et couramment — se met devant sa table et écrit; il va à son bureau de telle heure à telle heure, mais au lieu de copie ministérielle, c'est « *des histoires* » qu'il fait; comme toute sa personne, son écriture est dans les demi-teintes, ni pleins, ni déliés, quelque chose d'un peu mou, trop uniformément faible, de

pâlot ; on devine une élaboration constante, assurée, sans coup de feu, non plus que sans morte-saison.

M. Victor Cherbuliez succède à l'Académie à M. Dufaure, cette sympathique et curieuse figure à étudier, qui le sera bien, je crois, par le *Valbert*



M. VICTOR CHERBULIEZ.

de la *Revue des Deux Mondes* ; du reste, j'ai trouvé de lui un aperçu politique ainsi formulé au cours d'un de ses romans :

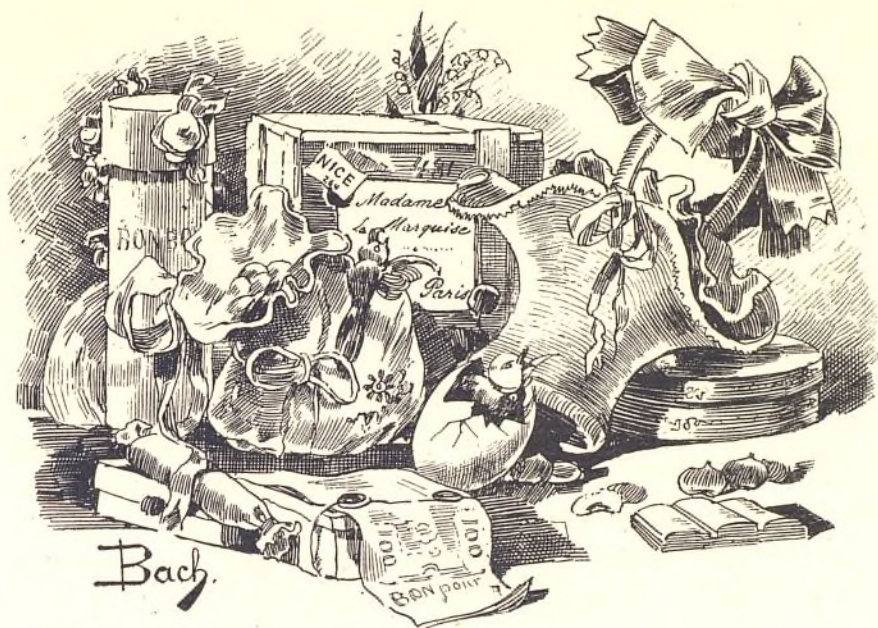
« Depuis le triomphe définitif de la révolution, dit-il, on ne fait plus guère de politique en France. Les révolutionnaires n'ont en tête que des lois agraires, l'abolition de l'État et de la force armée, ou quelque intérêt

de *gueule*, comme disait le fabuliste. Pour les autres, la grande question est celle des influences et de savoir qui les exercera. Chacun prétend devenir un gros bonnet, ce qui signifie un homme qu'on écoute quand il péroré, qu'on s'empresse de satisfaire quand il demande, et qui fait peur quand il menace. La France républicaine est une armée qui a senti le besoin de renouveler ses cadres : c'est ce qu'on appelle l'avènement des nouvelles couches, — d'autres disent les nouvelles bouches — sociales. M. Jourdain singeait les comtes et les marquis et se trouvait fort honoré de les avoir à sa table ; aujourd'hui M. Jourdain dit au seigneur Dorante : « Tu as fini, mon bonhomme, ôte-toi de là que je m'y mette. »

N'est-ce pas un peu ce qu'on dit aussi à l'Académie? Seulement là, la fin, c'est la mort. — A quoi sert d'être immortel?

MAURICE GUILLEMOT.





## LE MONDE ET LA MODE



IL n'est plus aujourd'hui de mur Guillotet. Cela a été renversé avec bien d'autres choses. La vie privée, accessible à tous, est franchie sans vergogne par les reporters curieux qui la dévoilent. La chronique, bavarde comme un follet léger, se glisse, indiscrète, sous les rideaux de soie, dans l'alcôve endormie, pour recueillir sur les lèvres roses jusqu'au songe qui leur sourit, dans les chevelures dénouées jusqu'au subtil parfum échappé de leur buée d'or.

On veut tout savoir, tout approfondir, tout connaître, tout pénétrer. Le cabinet de toilette offre plus d'attraits que le salon lui-même, et je ne désespère point de voir revenir la mode coquette du « petit lever » initiant aux moindres secrets d'une jolie femme.

Car nous sommes en toute chose les humbles copistes de nos devanciers. L'anecdote a régné sur ce XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a enfanté le nôtre. On s'égayait alors de tous les ridicules, on en chahonnait quelques-uns, on

mordait à pleines dents, comme on riait à pleines lèvres. C'est à l'emporte-pièce que l'on *pourtraicturait* les beaux seigneurs et les délicieuses marquises. Les jolis péchés des *mignonnes* de la Régence, leurs incartades voilées de roses, les folies inspirées par elles, leurs gentilles fredaines, leurs galantes coquetteries, toutes parfumées d'exquise distinction, formaient de charmants recueils auxquels le mystère même donnait une saveur pimentée du plus haut ragoût.

Puis, après avoir réjoui les ruelles, l'anecdote se figeait sur le papier, empruntant à la plume effilée, très âcre et quelquefois venimeuse de Saint-Simon, au brillant papotage de Grimm, ou à l'esprit mordant de Bachaumont un regain d'intérêt, de grâce, ou d'amusante drôlerie.

Les *Mémoires* d'alors, émaillés de bons mots, tout pleins de racontars et de *potins* (le mot n'était pas encore inventé) galants quelquefois, et plus souvent malicieux, pétillaient d'esprit ainsi que le bon vin de France. Ils furent le miroir fidèle d'une société disparue, de son charme élégant et de ses faiblesses, de ses grâces précieuses et de sa démoralisation, de ses exquis délicatesses et de sa galanterie. Grâce à eux, nous devinons toute la séduction de ce siècle enchanteur jusque dans ses débauches, adorable jusque dans ses folies.

L'heure des *Mémoires* est passée. S'inspirant de leur esprit curieux, la chronique leur a succédé, continuant pour nos petits-neveux l'histoire intime qu'ils avaient commencée.

Nos journaux conteront à nos successeurs notre destinée, comme nous avons appris, par les *Mémoires*, celle de nos grand'mères, avec leurs bavardages, leurs médisances, leurs indiscretions et leur frivolité cancanière. Ces tout-puissants survivront dans l'avenir ainsi que l'impérissable mausolée — sépulcre impudiquement entr'ouvert — où les os blanchis de nos dépravations, mêlés aux reliques de nos gloires, se montreront dans toute leur épouvante.

La chronique, qu'on ne s'y trompe pas, est un coin de l'histoire, le plus intime, le meilleur peut-être ! Ces feuilles éparses que tous les vents dispersent, seront un jour rassemblées et trouveront leur rang dans l'instructive leçon du passé.

Notre société ne possède pas la suprême grandeur de la précédente, son faste éblouissant, ni son héroïsme, peut-être. Je doute qu'elle fût à la hauteur de l'apothéose sanglante qui fut le baptême régénérateur où ces

frivoles surent se transformer en martyrs. Nous avons oublié l'affinement adorable des mœurs d'alors et l'exquise galanterie qui rendaient si charmants les salons de nos aïeules, comme nous avons désappris le vieil honneur français, pour lequel jadis on savait si bien mourir.

Mais le monde d'aujourd'hui est calomnié parce qu'il est inconnu. Il se subdivise en maintes catégories, en maintes coteries que l'on confond trop souvent, en mille cercles divers dont les limites se fondent quelquefois, mais seulement avec les plus voisines. Le vrai monde est infranchissable au vulgaire.

La noblesse elle-même n'est pas toujours une raison suffisante : on est du *monde* sans savoir pourquoi. Le faubourg Saint-Germain n'est pas un terrain spécial. Des comtesses de bon aloi, qui en sont les indigènes de naissance et d'habitation, ne sont pas *reçues*, tandis que le va-et-vient est constant entre certains hôtels des Champs-Élysées ou du faubourg Saint-Honoré et ceux de la rue de Varenne. Expliquer cela n'est pas possible : cela se devine, se sent, mais ne peut être défini.

Le grand tort de certaines femmes, appartenant à des milieux bourgeois ou interlopes, est de juger l'aristocratie sur ce que l'on en conte : les romans, le théâtre, ou les bouffonnes mascarades de certains journaux.

C'est cette exagération même que *la Vie élégante* prétend fuir. Trouver la note juste, rester de bonne compagnie, esquisser les mœurs véritables, rendre un compte fidèle du monde et de ce qui s'y passe ; tel est notre but et notre volonté absolue.

Nous voulons être un journal élégant, sans être un journal fantaisiste : c'est en cela que nous différons des autres recueils.

Et puisque j'en suis à mon programme, je veux le compléter : La mode, cette belle capricieuse qui courbe l'univers sous son sceptre de fleurs, trouvera sa place ici. Mais non la mode banale qui court les rues et les journaux à quatre sous. Si *la Vie élégante* se mêle d'instruire ses lointaines amies, ce sera pour leur enseigner le luxe véritable et la coquetterie de bon aloi. Toute nouvelle habitude sera consignée, toute parure remarquable enregistrée, tout joli chiffon soigneusement noté.

Le théâtre nous fournira une ample moisson d'élégance. Aux fêtes de cet hiver nous remarquerons les plus gracieuses toilettes. Tous les grands faiseurs seront appelés à notre conseil. Mais, par exemple, s'il nous arrive d'indiquer quelquefois l'artiste excellent qui nous aura fourni nos mo-

dèles, que nos abonnées le sachent bien, la réclame est absolument bannie : A aucun prix nous ne voudrions leur offrir un renseignement inexact ou

leur indiquer une in-  
élégance. Nos gra-  
vures seront prises  
chez les premiers  
couturiers, comme  
nos indications dans  
le vrai monde.

Et ceci établi  
d'une façon irrévo-  
cable, la confiance  
gagnée, je l'espère,  
passons à une revue  
rapide de cet au-  
tomne.

\*

J'aurais beau-  
coup de choses à  
conter si je voulais  
tout dire. Prenons  
donc seulement les  
faits les plus inté-  
ressants. C'est à  
Compiègne qu'ont  
eu lieu les plus  
belles chasses. Le  
marquis de l'Aigle,  
le plus brillant maî-  
tre d'équipages que  
je connaisse, orga-  
nise des battues ré-  
gulières qui assem-



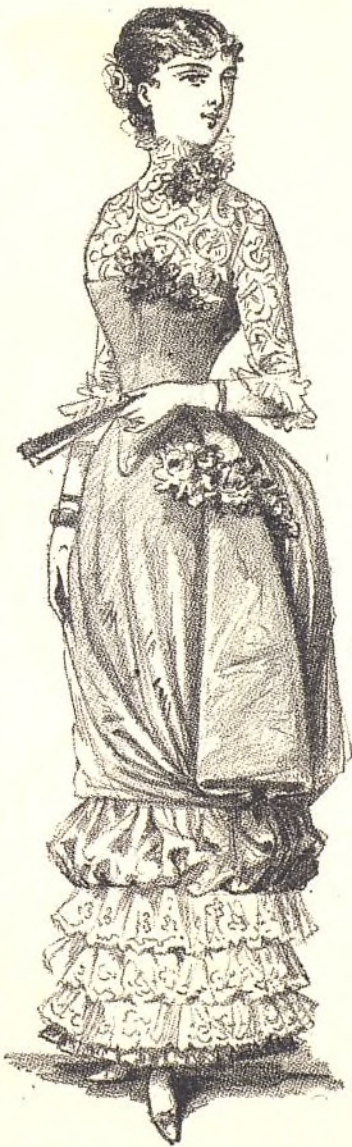
COSTUME DE M<sup>lle</sup> LEGAULT  
dans *Odette*.

blent toute l'aïrlocratie accourue chaque semaine du faubourg Saint-Germain. La livrée est velours rouge et drap gris, agrémentée d'or. La plu-

part des amazones ont voulu l'endosser, pour faire honneur au marquis. D'autres portent l'habit rouge, éclatant comme un signal, sous l'ombrée profonde des grands bois, assombris par les brouillards d'automne. Quelques-unes, tout simplement, conservent l'amazone de drap noir, très correcte et très masculine. Ce sont celles qui veulent passer inaperçues. Le bouquet de violettes dans la boutonnière du corsage est le ralliement de ces humbles. Quant à celles qui suivent en voiture, le costume est absolument fantaisiste. J'en ai remarqué un en drap châtaigne, appliqué de broderies en cuir mordoré, la petite veste serrée à la taille par un ceinturon de cuir, gaufré d'attributs de chasse; ensemble très heureux, sous la petite toque de loutre ailée de plumes de faisan.

A Compiègne, le rendez-vous consacré est le Puits-du-Roy. C'est un vaste rond-point auquel aboutissent cinq ou six avenues larges et sablonneuses. Les équipages se rangent tout autour; les chiens, haletants, prennent la tête du cortège, frémissant d'impatience et hurlant de plaisir sous le fouet des piqueurs, tandis que les cavaliers forment au centre un brillant quadrille tout prêt à s'enlever à la première fanfare.

Nommer les élégantes qui ont suivi ces chasses serait trop long dans cette restreinte analyse. Je note seulement, sur le break à quatre de la baronne A. de R....., les coussins en peau de tigre à glands rouge et or, chiffrés en cuir fauve, assortis au petit carnier en miniature suspendu en guise d'aumônière et porté par une courroie en sautoir.



COSTUME DE M<sup>lle</sup> LEGAULT  
dans *Odette*.

Les dernières chasses ont lieu à *Fontenailles*, dans le beau château où la duchesse de Bauffremont promet à ses amis une crémaillère monstre. Fontenailles, on le sait, appartient jadis à Agnès Sorel ; c'était un véritable joyau de l'architecture à cette époque, et la favorite y avait ras-

semblé tout ce que l'art somptuaire produisait alors de magnificences. Tous ces trésors s'étaient trouvés dispersés par les ouragans divers qui, depuis cinq siècles, ont bouleversé le royaume de France. Mais la duchesse, qui est une artiste en même temps qu'une grande dame, s'est appliquée à recueillir les épaves. Et, ce qu'elle n'a pu retrouver, elle a su le rétablir dans tout le faste primitif, avec le goût fabuleux qui la caractérise. Quand j'aurai dit que M<sup>me</sup> de Bauffremont connaît Viollet-le-Duc et les autres chercheurs de notre vieil art français, à en indiquer chaque page sans s'y tromper, on pourra comprendre que, sous sa direction intelligente, Fontenailles soit ressuscité tel qu'il était du temps d'Agnès. La belle fée, d'un coup de baguette, lui a



COSTUME DE M<sup>lle</sup> BRINDEAU  
Au 5<sup>e</sup> acte de *Serge Panine*.

rendu son merveilleux éclat. Et soudain, le vieux manoir a retrouvé sa radieuse splendeur, ainsi que ces belles princesses qu'un doux appel du prince Charmant éveillait jadis, les arrachant au magique engourdissement d'un sommeil séculaire.



Après le monde, le théâtre nous fournit son contingent de jolies choses.

C'est un assaut parmi nos actrices à qui sera la plus coquette, et il semble que l'élégance doive bientôt passer avant le talent. Pour le moment, elle en est le complément obligé.

Le *Vaudeville* trouve sa place en tête des théâtres où se produisent les plus brillants chefs-d'œuvre de nos grands faiseurs. Sardou, son auteur favori, tient beaucoup à ces détails, et a su l'accoutumer à la plus correcte magnificence.

Mais *Odette*, par le choix des artistes, par la multiplicité des rôles féminins, surpasse tout ce qui l'avait précédée et efface jusqu'au souvenir des élégances passées : le triomphe des toilettes est à la hauteur de celui de la pièce.

Celles d'*Odette*, c'est-à-dire de *Blanche Pierson*, tiennent royalement la tête, au milieu de la cour charmante de jolies femmes qu'on lui a donnée.

La signature du grand couturier souligne chaque détail, et le grand artiste qui fit les *Sagan*, les *Metternich*, et toutes les élégantes fameuses de la Cour impériale, s'est surpassé dans cette création si gracieusement inspirée.

La première robe, un deuil sévère qui encadre de ses crêpes le joli visage d'*Odette*, est toute simple, comme il convient. Le grand fichu blanc, serrant le buste, y met la note claire, un rayon de gaieté dans cette tristesse. Mais les deux autres se vengent de cette simplicité par le fracas de leur luxe.

Les douces nuances de l'une font valoir l'éclat bruyant de la seconde : on peut les comparer au pâle coloris des bergerades de Sèvres, formant opposition à l'étincellement de ces cristaux de Bohême dans la transparence desquels roulent les pierreries.

La première est en satin argenté et bengaline rose de Noël. La jupe, toute rose et bordée d'un entre-deux d'argent, se fend de chaque côté pour livrer passage à une coulée de vieilles malines qui floconnent tout autour. De petits trèfles en perles fines couvrent cette jupe d'une pluie nacrée.

Une toilette éblouissante couronne celle-ci de son faste triomphant. Du satin or vif, moucheté sur le corsage décolleté, serrant le buste



COSTUME DE M<sup>lle</sup> BRINDEAU  
Au 4<sup>e</sup> acte de *Serge Panine*.

comme un gant, des palmettes or et noir. Les mêmes palmettes se répètent de chaque côté du tablier, un grand V de broderies or et noir, dont la pointe est en bas. Des écumes de blondes noires dégringolent de chaque côté de la traîne, tout unie comme une nappe d'or.



COSTUME DE M<sup>me</sup> LÉONIDE LEBLANC  
Au 4<sup>e</sup> acte de *Serge Panine*.

Après ces toilettes à sensation, les jolies toilettes de M<sup>lle</sup> Alice Legault, portées avec une grâce de jeune fille, fraîches, reposantes, radieuses comme un jour de mai. Elles sont si charmantes, si *mondaines*, si j'ose dire, que nous avons voulu les faire dessiner pour les mieux expliquer. Ce sont les robes choisies d'une toute jeune femme, exquises, comme il faut, les vraies robes d'une jeune mariée.

La première est grise, d'un gris de nacure de perles. Elle est délicieusement Louis XVI et elle semble inventée pour la joyeuse venue de la Dauphine Marie-Antoinette. La jupe, courte, se compose de plissés dont les moirures luisent sous la lumière, pareilles à cette écume d'argent qu'un rayon de lune met aux vagues mourantes. Des relevés de satin très bouffants, retombant derrière en soyeuse cascade argentée, mettent de l'ampleur à la taille frêle; le corsage, en satin, très court sur les han-

ches, est éclairé d'une broderie de perles qui le cerne tout autour. Une chemisette de guipure vénitienne se montre dans l'ouverture du grand col, recouvert de la même guipure. Les manches, demi-longues et crevées de guipures, sont d'une originalité charmante.

A cette brume si suavement douce succède l'azur rayonnant d'un ciel idéalement pur; costume de style, dessiné par Greuze et coloré par Mignard. La tunique, d'une simplicité adorable, se plisse avec une grâce infinie, retenue en godet du côté gauche pour laisser voir le jupon, tout bouillonné, au-dessus d'une écume de dentelles blanches. Le corsage est un canezou de broderies à jour, serré à la taille par un corselet de satin bleu.

Je veux finir par la grande première du Gymnase, le premier succès de l'année. C'est l'événement de la dernière semaine et une triomphante entrée en matière pour le début de 1882.

Je ne suis pas un critique théâtral et je n'ai pas à donner mon opinion sur les talents divers qui se sont brillamment dévoilés. Je m'occupe uniquement du succès d'élégance, qui a été complet, devant une salle éminemment féminine et compétente.

Le temps me manque pour tout détailler ; je parlerai donc seulement des quatre jolies toilettes qui sont le triomphe coquet de cette Léonide, aussi jolie encore qu'aux jours de la splendeur impériale. Quant à celles de M<sup>lle</sup> Brindeau, un croquis les indiquera mieux que je ne le pourrais faire.

Une distinction absolue est le cachet distinctif de ces quatre toilettes, qui suivent la gamme ascendante d'un luxe croissant. C'est, au premier acte, un costume court en gros de Sicile scabieuse. La jupe drapée en tablier sur un jupon de satin assorti et tout frissonnant de broderies de soie qui forment volants. Pour corsage, un habit en gros de Sicile, d'une nouveauté absolue, coquet et mutin, et provocant !... à faire damner tous les saints du paradis !

Après cela, de la moire dorée, tout unie, une jupe à la Montpensier, festonnée dans le bas sur un dépassant de satin feu. Une pelisse dogaresse en grosse soie côtelée, du même blond, cache à l'abord toute la toilette, cernée par de larges bandes de peluche feu. Une petite capote, gaminement posée sur le chignon, en velours, à panaches feu, achève cette toilette sobrement élégante.

Puis, c'est un costume de velours turquoise de Perse, une toilette de fée ou d'almée. Le jupon, tout rond, est en broderie hindoue, de soie blanche,

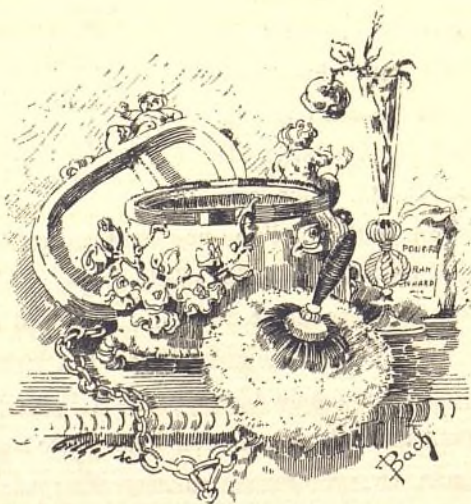


COSTUME DE M<sup>lle</sup> LÉONIDE LEBLANC  
Au 3<sup>e</sup> acte de *Serge Panine*.

sur un transparent de satin azur. Le velours se drape aux hanches et s'allonge derrière en ailes de mouche, très aiguës, barbelées comme des flèches. Le corsage, court aux hanches, de style Louis XVI, se boutonne par des perles. Un fichu bouffant en linon donne à Léonide un petit air de duchesse de Trianon, et les manches, toutes claires en broderies, arrêtées au coude par un velours bleu, laissent admirer les beaux bras qui enchaîneront tant de grandeurs !

La plus belle fleur de ce bouquet est la robe de bal, en satin rosée mourante, un réseau de perles fines, à peine rosées d'un rayon d'aurore, moulant dans sa coupe merveilleuse ce qu'il voile si splendidement. Des paniers de satin se drapent aux hanches en les soulignant, perlés seulement d'une frange. Le petit corsage, décolleté en carré, moulant cette taille de déesse est garni d'une simple draperie en fichu que noue à gauche un bouquet de roses. Une frange de perles remplace la manche, absolument absente. Mais le triomphe, ce sont les roses, ces belles roses royalement épanouies qui, largement étalées dans la draperie de satin qui est leur nid coquet, coulent le long de la robe, glissant sur les perles, dans les plis de la soie, pour s'en aller fleurir jusqu'au bout de la traîne légèrement arrondie.

MAGALI.



L'Éditeur-Gérant : G. DECAUX.

Paris. — Typ. A. QUANTIN.

L. CONQUET, 5, rue Drouot, près les Boulevards

EN VENTE  
MON  
ONCLE BENJAMIN

PAR  
CLAUDE TILLIER

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE  
D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE ET DE QUARANTE-DEUX DESSINS DE SAHIB  
GRAVÉES SUR BOIS PAR PRUNAIRE, PRÉFACE DE CHARLES MONSELET  
2 vol. grand in-16 pour le papier ordinaire  
et in-8 pour le grand papier

Les couvertures de ces deux volumes sont différentes, illustrées de compositions dessinées par Sahib, gravées par Prunaire et imprimées en trois couleurs.

DÉTAIL DU TIRAGE ET PRIX

500 exemplaires sur papier vélin teinté, à.....	30 fr.
200 exemplaires sur grand papier, format in-8, avec imposition nouvelle, dont :	
50 exemplaires sur japon blanc, à.....	Souscrit.
25 — sur chine fort, à.....	100 fr.
25 — sur whatman, à.....	100 fr.
50 — sur vélin blanc, à.....	Souscrit.
50 — sur vélin teinté, à.....	50 fr.

Tous les exemplaires sont numérotés de 1 à 700, en commençant par ceux du japon. Les grands papiers ont été tirés les premiers et livrés de même. Le tirage entier des vignettes et culs-de-lampe a été fait sur les bois mêmes, non pas sur clichés, — ce qui implique que les soins les plus minutieux ont été apportés à l'exécution de ce tirage.

Ce livre est imprimé par MORREROZ avec un caractère qu'il vient de créer et qu'il emploie pour la première fois : caractère vraiment XIX<sup>e</sup> siècle qu'il a essayé de rendre correct comme le *Didot* et lisible comme l'*Elsévir*.

Au fur et à mesure de la livraison des bois, nous avons fait tirer à part — en bistre — et en justification de l'imposition :

50 collections de toutes les compositions	
25 sur japon.....	Souscrit.
25 sur chine.....	50 fr.

Ces 50 collections ont été numérotées de 1 à 50.  
Ce livre ne sera pas réimprimé; les bois sont détruits.

La plus grande partie des grands papiers a été souscrite pendant l'impression du livre et sur la vue des spécimens; nous ne disposons plus que de quelques exemplaires des papiers de choix in-8.



1<sup>re</sup> ANNÉE — 1882

# LA VIE ÉLÉGANTE

LITTÉRATURE — VOYAGES — BEAUX-ARTS  
MODES — SPORT

Paraît le 15 de chaque mois. Le numéro est composé de 8 ou 10 feuilles grand in-8° sur papier soleil; il est orné de gravures en taille-douce et en typographie, tirées hors texte et de gravures tirées dans le texte, reproduisant en fac-similé des dessins sur les arts, la mode et la chasse, les courses, la vie de Paris et la vie champêtre.

Les 12 livraisons annuelles forment 2 beaux et forts volumes de 400 pages chacun, avec tables et couvertures.

Prix du numéro : 5 francs. — Prix du volume : 25 francs.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

### FRANCE

Paris . . . . . Un an, 50 francs; six mois, 26 francs.  
Départements . . . . . — 54 francs; — 28 francs.

### ÉTRANGER

Pays faisant partie de l'Union postale . . . — 58 francs; — 30 francs.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> janvier et du 1<sup>er</sup> juillet

Il est tiré 100 exemplaires de **LA VIE ÉLÉGANTE** sur papier de Hollande dont le prix d'abonnement est de 100 francs pour la France et de 110 francs pour les pays étrangers

## PRIME GRATUITE

Les abonnés de **La Vie élégante** recevront gratuitement pendant toute la durée de leur abonnement le 5 et le 25 de chaque mois, le journal bi-mensuel :

## CHRONIQUE ET PETITE CORRESPONDANCE

DU

## MONDE ÉLÉGANT

Ce qui fera que, tous les dix jours, le 5, le 15 et le 25 de chaque mois, l'abonné de **La Vie élégante** recevra un journal

### ON S'ABONNE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES IMPORTANTS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

OU DIRECTEMENT EN ENVOYANT UN BON POSTAL

Au directeur de **LA VIE ÉLÉGANTE**, 5, rue Drouot

Les commandes de MM. les Libraires doivent être adressées directement à la LIBRAIRIE ILLUSTRÉE  
7, rue du Croissant, à Paris

Paris. — Typ. A. QUANTIN, 7, rue Saint-Benoît. (24)